

VERSION PROVISOIRE
21 février 2011

Le foyer

et autres rêves

Création collective
Ville d'Eysines

VERSION PROVISOIRE
21 février 2011

BM **3.0**

Contribution Eysines
La ville et ses **h**abitants

Ce document rassemblant les contributions eysinaises est conçu en deux volets, le premier volet est le volet romancé, la mise en histoire et le second constitue la matière première qui a guidé l'histoire issue des contributions des conseillers de quartiers et conseillers municipaux.

Positionner le cadre à notre façon...

Bordeaux Métropole 3.0 fait à la fois référence à des notions du présent et à des propulsions dans le futur. Pour le présent, c'est le 3^{ème} millénaire dont nous avons déjà consommé une décennie et pour le futur c'est la référence aux technologies web qui permettent de connecter massivement les individus entre eux. C'est donc pour nous l'occasion d'imaginer la ville de demain en posant de façon induite l'absolue nécessité d'imaginer, de concevoir une Métropole de connexion et de partage.

L'idée prégnante est aussi de donner du sens à ce concept encore informe de « métropole ». Informe car pas encore totalement « avoué », « reconnue » dans l'inconscient collectif. Probablement car il n'a encore été que très peu porté, très peu revendiqué. Mais il nous faut aujourd'hui l'assumer car nous devons affirmer le positionnement de notre métropole aux confins de Toulouse, Bilbao et Nantes. Un positionnement géographique stratégique favorable à un ambitieux projet de développement.

Pour y parvenir, au delà des nécessaires grands investissements qui sont d'ores et déjà lancés, il est absolument indispensable de clarifier notre identité. **De dire qui nous sommes et de savoir précisément qui nous voulons devenir.** Tracer le chemin ou plus exactement donner le cap. C'est, nous semble t-il, le sens de l'exercice 3.0. Ouvrir une discussion, faire parler, faire s'interroger, avancer, clarifier... une sorte de **thérapie collective !**

Et la question qui est posée aux communes est celle de la place de la ville, celle de la capacité à définir, à projeter la place de notre ville, la place d'Eysines à un horizon dont il est finalement difficile de qualifier le positionnement dans le temps. 2030, long, moyen ou court terme ? De quoi parle t-on ?

Cette question de la temporalité est fondamentale pour celui qui parle. Mais qui parle ? L'élu penché sur ses études pré-opérationnelles d'urbanisme, la future mère de famille qui cherche déjà la meilleure solution de garde pour sa plus belle création, le nonagénaire qui attend, parle du passé les yeux pétillants, le « RSAïste » ou « bénéficiaire » des minima sociaux qui galère à peu près pour tout non pas à chaque fin de mois mais à chaque début de mois, le quadra dynamique en plein essor professionnel qui cherche chaque jour l'astuce maligne qui lui fera gagner 12 minutes chaque jour dans son trajet travail soit 42 heures par an ! Le temps, le temps qui passe, qui défile. BM 3.0 c'est donc le temps d'une pose, le temps d'une réflexion.

Alors comme le temps nous appartient à tous, comme les projets doivent répondre aux préoccupations de chacun, nous avons, pour mener cette réflexion prospective, associé la population à travers les conseils de quartiers (Le Bourg, Le Vigean, Le Grand-Louis/La Forêt, Migron). Nous les avons invités à rêver, à imaginer, à prendre le temps de penser la ville, à penser Eysines. Nous, élus, avons aussi, avec beaucoup d'appétit et de plaisir, libéré notre imaginaire. Nous avons essayé collectivement de nous autoriser à nous libérer des carcans habituels de pensée. C'est donc un peu la ville rêvée, notre ville rêvée, mais un rêve à vivre, un rêve réalité de demain qui vous est conté, qui est esquissé.

De ce rêve collectif, de ces idées, de ces visions, de ces propositions (partie II) nous en avons fait une histoire (partie I). Marc en a fait une histoire. Nous lui avons confié nos rêves, nos utopies et il les a fait vivre à travers une nouvelle, un roman même que nous avons pétri, malaxé pour nous projeter, vous projeter dans le Eysines à vivre de demain. C'est le parcours d'un groupe d'amis, la vie d'un groupe d'amis, dans la ville d'aujourd'hui, de demain. C'est leur attachement sans le dire à notre commune, c'est leur mode de vie, leurs différences, c'est la douceur de vivre, ici, chez nous, sur cette terre à l'histoire bien ancrée, bien marquée par son terroir et sa modernité.

C'est donc à une ballade dans le futur que nous vous invitons...

Christine Bost – Maire d'Eysines

VERSION PROVISOIRE
PREMIERE PARTIE
21 février 2011

LE FOYER

2010

- "Bestå jägra"
- Pardon ?
- "Bestå jägra", c'est le nom.
- Le nom de quoi ?
- Du meuble télé qu'on a repéré sur Internet.
- Celui avec les tiroirs en dessous ?
- Oui, celui que l'on mettra dans le salon, dans l'angle vers la fenêtre.
- Et il est où le "bessta yaigra" ?
- Euh, dans l'univers salon que l'on a vu tout à l'heure, je crois...
- Celui qui est tout au bout ?
- Oui, je crois...
- Ça veut dire qu'il faut refaire tout le tour ?
- ...
- Ok, on est reparti... C'est le bon, au moins ?

- "Dessiné pour vous par Mikael Warnhammar, le meuble de télévision bestå jägra, avec ses lignes épurées et son design fonctionnel, s'insérera parfaitement dans votre salon. Facile d'installation, il ne pèse que 53 kilos. Les roulettes sont incluses pour plus de mobilité. Le tiroir coulisse très facilement et est pourvu d'un..."

- Ok, je te crois sur parole ! C'est reparti dans l'autre sens !

Cela faisait près de trois heures qu'Arnaud et Delphine déambulaient dans le temple du meuble scandinave de Bordeaux-Lac. L'organisation circulaire de l'hyper-supermarché était scientifiquement étudiée pour faciliter le parcours des clients et maximiser au passage leurs envies d'achat. Pour se prémunir des sirènes du marketing et résister à l'achat impulsif, le jeune couple avait établi une liste précise des meubles à trouver, après une intense étude de marché réalisée sur Internet. Delphine tenait fermement le cap, liste en main, et avait déjà rayé une bonne moitié de ce qu'elle y avait inscrit. Arnaud s'accrochait au caddie comme à un gouvernail et tentait tant bien que mal d'éviter les enfants qui chahutaient dans les travées. En ce samedi après-midi du mois de juin, le magasin était bondé. On y croisait des familles venues comparer les tailles de lits à étage, des grands-mères armées de décimètres expertisant les tables de nuit et, à vue d'œil, plusieurs milliers de couples au bord du divorce, l'œil hagard, tentant désespérément de se familiariser avec l'orthographe suédoise des références de mobilier.

Arnaud, lui-même, commençait à présenter quelques signes de fatigue, après avoir déjà parcouru quatre fois la même travée, à la recherche du lit dessiné par Jon Karlsson, de l'armoire-penderie pensée pour eux par Silke Leffler et de la table basse issue tout droit de l'imagination fantasque de Ehlén Johansson. Son esprit se prit à vagabonder dans des contrées lointaines plantées de hauts sapins et bordés de lacs immenses. Il s'imaginait déjà aux confins du cercle polaire arctique, dans un pays où le soleil ne se couchait jamais en été et l'hiver n'était qu'une nuit sans fin. Il se voyait déjà parmi des rudes paysages gelés accompagnant Ehlén Johansson pour une longue randonnée en chiens de traîneau, quand le portable de Delphine le tira de sa rêverie.

- Allo... Qui ça ? Yann, nooon ! Énorme ! Comment tu vas ? ... Justement, je voulais t'appeler pour te montrer mon nouvel appartement ! ... Oui, à Eysines, avenue du Médoc. On est en train d'acheter des meubles. Oh, il faut absolument que l'on se voit ! ... Aujourd'hui ?

La jeune femme lança à son compagnon un regard interrogateur, presque suppliant, un regard qui voulait dire quelque chose comme "oui, je sais, cela fait trois heures que nous tournons dans ce supermarché. Je t'ai déjà fait faire deux tours en trop car je ne pensais pas que les lits étaient placés dans le recoin après les tables basses. Nous n'avons pas trouvé tout ce que nous cherchions et cela signifie qu'il faudra revenir samedi prochain, avec la même foule compacte. Mais, là, c'est Yann qui m'appelle. LE Yann avec qui j'ai passé des moments de complicité extraordinaire dans mon enfance et j'aimerais vraiment le revoir. Maintenant."

Arnaud accusa réception de cet appel de détresse et fit la moue la plus souriante qu'il était capable de produire. On pouvait supposer qu'elle signifiait que l'idée de rentrer à l'appartement sans tarder lui faisait plaisir.

Delphine reprit son portable.

- Ok, c'est cool ! Il est quelle heure là ? 19h10. Eh ben, à 20h, on est là ! ... Avenue du Médoc, en face de la pizzeria. A tout de suite.

Et elle raccrocha. Elle rangea son téléphone dans son sac sans un mot et sans lever les yeux sur Arnaud. Puis elle se décida à rompre le silence :

- Ça fait plus de deux ans que je ne l'ai pas vu...

- ...

- Même toi, tu l'adores...

- ...

- De toute façon, ça ferme à 20h et on n'aurait pas eu le temps de tout trouver...

- ...

- ...

- Moi aussi, ça me fait plaisir de le voir. Tu as bien fait de l'inviter.

A ses mots, Delphine lui décocha son plus beau sourire et lui octroya un énorme baiser en guise de remerciement. C'était à ces petites attentions quotidiennes qu'elle se disait qu'elle avait fait le bon choix et que ce garçon était vraiment exceptionnel, en comparaison des quelques-uns qu'elle avait eu l'occasion de côtoyer.

Il prit alors l'initiative :

- Bon, on abandonne le meuble télé, je vais payer le reste, tu vas chercher la voiture à l'autre bout du parking et on se retrouve dans un quart d'heure à l'entrée. Si tout va bien, on ne devrait pas trop faire attendre ce vieux Pikach.

Delphine n'avait plus de mots pour qualifier l'efficacité de son super-héros du meuble discount et elle fila chercher la voiture qu'ils n'avaient effectivement pu garer qu'à l'autre bout de l'immense parking.

Une bonne demi-heure plus tard, Arnaud sortit vainqueur de son face-à-face avec le vendeur qui ne retrouvait plus la référence de l'abat-jour "Erserud" sorti du cerveau génial d'un designer nordique dont il avait déjà oublié le nom.

Il chargea en vitesse les meubles dans la voiture garée sur le trottoir et monta à côté de Delphine dans le vieux break que lui avaient légué ses parents. L'horloge du tableau de bord affichait 19h42. Delphine démarra. Seules trois sorties et quelques kilomètres les séparaient de leur nouvel appartement. Au bout de quelques minutes, elle engagea la voiture sur la rocade.

Mais en apercevant le trafic de ce samedi soir, elle eut soudain un doute sur sa capacité à arriver à l'heure.

Les voitures se suivaient à quelques mètres les unes des autres en une longue file continue. Elles alternaient toutes les 10 secondes des démarrages-freinages, formant ainsi une sorte de ballet de métal au ralenti. Le tout se faisait dans un nuage de gaz d'échappements étouffant, au point que Delphine remonta sa vitre, malgré la chaleur ambiante. Cette génération de break de la fin des années 80 n'avait pas été équipée de la climatisation et elle trouvait cela bien dommage. La rocade de l'agglomération bordelaise, avec ses 45 kilomètres, était le plus long périphérique de France. Malheureusement, elle battait aussi des records d'embouteillage qui lui valait d'être régulièrement citée aux informations matinales. Quand l'horloge afficha 20h, ils venaient juste de dépasser la sortie 5 qui menait à la zone industrielle de Bruges.

Il était presque 20h30 quand elle gara sa voiture dans le parking de la résidence. Elle bondit à l'extérieur, les bras ouverts vers Yann :

- Mon Pikach ! Je suis désolée. Je suis trop désolée ! Ne va jamais acheter tes meubles le samedi, c'est l'horreur sur terre ! A croire que je devais être punie de quelque chose pour subir ça !

Ce faisant, elle étreignit son ami, sans refouler une vague d'émotion tant sa compagnie évoquait en elle de beaux souvenirs. Le temps avait assez peu de prise sur Yann et il avait conservé de son adolescence un beau visage aux traits fins qui respirait la bienveillance. Depuis leur dernière rencontre en 2008, seule sa coupe de cheveux avait évoluée. A la place de son carré propre d'adolescence, il arborait à présent un paquet compact de magnifiques dreadlocks, retenues au sommet du crâne par un gros élastique aux couleurs de la Jamaïque. Delphine, qui mesurait quinze bons centimètres de moins que son ami, resta quelques secondes en lévitation dans les bras de Yann.

Il la libéra enfin et s'approcha d'Arnaud, qui était resté quelques pas en retrait de la scène. En lui ouvrant son étreinte, il s'exclama :

- Mon vieux Bob, la prochaine fois que tu séquestres Delph pour lui vider son compte en banque et lui faire acheter des meubles en carton, j'appelle la police !

Après les embrassades de rigueur, ils montèrent dans le vaste trois pièces dans lequel le jeune couple venait d'emménager. La plupart des cartons trônaient encore dans le salon, sagement étiquetés, attendant de trouver leur place dans l'appartement. Les meubles se comptaient sur les doigts de la main et provenaient des maisons de leurs parents : un petit réfrigérateur, deux tables de nuit, un matelas gonflable, un meuble en plastique rempli de matériel de cuisine et une vieille étagère qui menaçait à tous moments de s'écrouler du côté où elle penchait manifestement. Delphine ouvrit la fenêtre et nota ainsi toute l'efficacité du double-vitrage. La fenêtre donnait sur l'avenue du Médoc dans laquelle s'écoulait un flot régulier de véhicules. Quelques courageux cyclistes évoluaient dans la circulation, tenant leur droite autant qu'ils le pouvaient pour ne pas risquer l'accident avec les voitures.

Arnaud tendit des verres à Delphine et Yann, avec un ton de maître d'hôtel :

- La Direction vous invite à prendre place sur les cartons du living, en évitant si possible ceux qui portent la mention "fragile". En apéritif, l'hôtel vous propose ses chips et son jus d'orange

ouvert avant-hier. Il doit même nous rester un fond de cacahuètes si ces messieurs-dames ont encore faim !

- C'est parfait, mon vieux Bob ! s'exclama Yann
- Merci, Monsieur, minauda Delphine
- A votre disposition !

Delphine et Yann n'avaient pas fréquenté la même école mais s'étaient connus au centre de loisirs du Pinsan. C'est de là que datait le surnom dont s'était retrouvé affublé Yann. Les enfants, baignés dans les dessins animés venus du Japon, l'avaient dénommé Pikachu. Il ne s'agissait pas là de ces blagues vexatoires dont les enfants usent parfois envers l'un de leurs camarades. Simplement, Yann présentait manifestement à l'époque tous les traits de caractère du célèbre héros des "Pokémons", le dessin animé numéro un des cours d'écoles de l'époque. Il était serviable, avait une attention pour chacun et ces qualités faisaient un peu de lui la mascotte du centre. Au fil du temps, Pikachu était devenu Pikach, sans que l'on sache trop comment.

Arnaud, qui avait rencontré Delphine pendant leurs études, avait immédiatement utilisé le sobriquet, sans que Yann n'y trouvât rien à redire. Pour sa part, Arnaud était devenu « Bob », après une après-midi particulièrement constructive passée chez les parents de Delphine devant la série « Bob l'éponge ». Les deux jeunes hommes s'entendaient à merveille, pour le plus grand bonheur de Delphine, même si leurs modes de vie étaient radicalement différents. Ils n'auraient certainement pas pu passer leurs vacances ensemble ou se voir tous les week-ends. Ils en étaient d'ailleurs loin. Depuis la fin du centre de loisirs, Delphine et Yann s'étaient revus à peine dix fois mais, à chaque fois, une étrange alchimie opérait. Ils ne manquaient jamais de sujets de conversations communs. Si quelques silences survenaient dans la discussion, ils essayaient d'éviter les lieux communs, les rires gênés ou les phrases inutiles. Ils en profitaient pour se jauger, du coin de l'œil et faire un point sur les états d'âmes des uns et des autres. Ce qui s'échangeait dans ces moments suspendus en disait souvent bien plus long sur la situation morale et physique de chacun que les phrases échangées l'instant d'avant.

Une fois installés sur leurs cartons, ils firent le point des deux années passées, un peu comme on parcourt un album photo, s'arrêtant sur les détails les plus marquants. Yann poursuivait des études à Gradignan. Il abreuvait ses amis de portraits hauts en couleurs de ses professeurs de l'IUT. On se sentait un peu dans une sitcom avec des personnages caricaturés à l'extrême. On y croisait un vieux célibataire érudit, une enseignante de sociologie aux courbes avantageuses, un juriste blagueur, une prof d'anglais hystérique... Yann parlait aussi de sa mère, au Grand Caillou, chez qui il habitait toujours.

Delphine écoutait Yann, en tripotant une mèche de cheveux blonds. Depuis 20 ans, elle était passée par toutes les couleurs possibles au gré des teintures disponibles sur le marché, de ses envies et des conseils de ses amies. C'était son côté « victime de la mode ». Elle ne manquait pour rien au monde la première semaine des soldes. Son téléphone portable était rose bonbon et le grand écran tactile qui vous y accueillait affichait une photo d'Arnaud sur toute sa largeur. Elle était toujours à l'affût des dernières innovations technologiques, qu'elles lui rendent de réels services ou qu'elles soient de simples gadgets.

Elle était née dans le quartier de Migron, à Eysines. La ville, gros bourg dans les années 50, était devenue au fil du temps une simple partie de l'agglomération bordelaise avec la forte urbanisation des années 70. François et Cathy, ses parents, l'avaient élevée dans l'observance de profonds préceptes philosophiques tels que « Passe ton bac d'abord ! », « L'indépendance, c'est quand on gagne sa croûte » et autres consignes destinées à lui montrer le chemin à suivre. Une certaine idée du travail bien fait, du respect et de l'effort salvateur.

Cela ne l'avait pas empêché de vivre une adolescence assez mouvementée. Sa chambre de jeune fille était vite devenue un repère où elle commentait avec ses amies les couples du collège, mettait des notes, établissait des classements de garçons... Pour elle, Eysines était liée à l'enfance, à l'école et au collège. C'est le lycée qui l'avait plus amenée hors des limites de la cité, attirée par les lumières de la grande ville grouillante d'activité toute proche. Elle avait découvert les sorties du mercredi après-midi à Bordeaux, les terrasses de café, un peu plus tard les boîtes de nuit du quai de Paludate. Elle avait pris des bus de nuit, mais aussi fait quelques retours épiques à pied à quatre heures du matin. Elle avait fait ses quatre cent coups à elle, ni plus, ni moins que les autres adolescentes de son âge. Elle avait enchaîné les classes les unes après les autres, réussissant à chaque fois à franchir le niveau supérieur au ras de la moyenne.

Puis elle avait senti qu'elle avait bu tout son souf, qu'elle avait pleinement profité et pouvait passer à une autre phase. Elle avait en quelque sorte soldé cette époque de sa vie. L'entrée en BTS lui avait apporté un contact plus franc avec la réalité et le monde du travail. Encore quelques sorties, bien-sûr, mais la rencontre avec Arnaud, en première année, avait été déterminante pour la suite de sa vie. Ses amies avaient intrigué plus ou moins discrètement pour les rapprocher et à la faveur d'une soirée chez l'une d'elles, elle avait cédé à ce grand brun qu'elle avait à peine remarqué au départ.

En deuxième année, elle avait choisi un stage de fin d'études dans une banque de Villenave-D'Ornon, qui avait débouché sur une embauche. Elle avait intégré une équipe jeune, avec qui elle se sentait sur la même longueur d'onde. Ses collègues étaient tous d'une génération de jeunes diplômés dont l'activité principale consistait à profiter de leur tout nouveau salaire. Ils se retrouvaient vers 18h dans des bars du centre-ville pour comparer leurs dernières acquisitions : voitures, écrans plats et autres téléphones portables. C'était pour tous l'âge des possibles, ils construisaient leurs vies d'adultes et s'installaient dans les résidences de trois étages flambant neuves qui fleurissaient partout dans l'agglomération.

Arnaud avait mis un peu plus de temps à trouver un travail stable. Mais après quelques missions d'intérim, il avait été embauché chez un assureur à Pauillac. Sitôt cette bonne nouvelle connue, ils s'étaient mis en recherche d'un appartement. Delphine avait vu ce trois-pièces à Eysines et avait rappelé l'agence une heure après l'avoir visité. Une sorte de coup de cœur, qui lui permettait en outre de rester proche de ses parents. La position était centrale par rapport à leurs déplacements quotidiens. Arnaud utilisait son increvable break pour arpenter les routes du Médoc. Pour sa part, elle avait acheté une voiture d'occasion pour se rendre à son travail. Le trajet lui prenait trente minutes dans les bons jours, plus d'une heure quand un accident survenait sur la voie ou qu'elle circulait au cœur de l'heure de pointe.

En ce jour, elle avait vraiment l'impression que l'appartement devenait le sien. Pour l'instant, ce n'était que quatre murs blancs impersonnels dont la vue l'effrayait plus qu'autre chose. A présent qu'elle y ramenait leurs meubles, elle avait le sentiment de réellement débiter une histoire. L'emménagement avec Arnaud datait de quatre jours seulement. La conjonction de tous ces événements faisait qu'elle était particulièrement émue, malgré la fatigue d'une journée entière passée dans les grandes surfaces.

Elle était fière d'extérioriser ce bonheur tout frais devant son vieil ami. Fière et heureuse. Mais elle ressentait tout de même un sentiment étrange, comme une gêne dans cette exhibition. Yann n'avait pas eu son parcours sans faute dans les études. Deux redoublements, au collège et au lycée, faisaient qu'il était encore sur les bancs des études alors qu'elle se lançait dans la vie active. De plus, il était toujours resté très discret sur sa vie sentimentale et elle ne lui posait jamais de questions à ce sujet. Elle se doutait qu'il avait eu des aventures de passage mais elle ne lui avait jamais connu de réelles histoires sérieuses.

Elle lança la conversation sur les vacances de février qui venaient de s'écouler. Elle avait passé les siennes derrière le guichet de la banque mais elle se doutait que Yann avait été prendre l'air quelque part. Effectivement, il revenait d'Angers, où il avait été voir un ami rencontré il y a quelques années lors d'un stage BAFA dans les Landes.

- Saugnacq et Muret, vous connaissez ? C'est au bord de la Leyre, à une heure d'ici. Le thème du stage, c'était « activités de pleine nature ». En même temps, je ne vois pas ce qu'on n'y aurait fait d'autre. La nuit, c'est tout juste si tu n'entends pas les loups qui rodent autour des maisons ! Franchement, je ne sais pas si on a appris grand-chose sur l'animation mais on a passé une bonne semaine !

- Je vois le genre, dit Delphine. Combien d'heures de sommeil ?

- Pas beaucoup, j'avoue. On partait dans les bois à trois heures du mat', avec des guitares et on se faisait des vieux standards de Bob Dylan et des Doors pendant toute la nuit. On n'était que trois ou quatre à triper là-dessus. Les autres étaient tous des petits girondins bien élevés...

- Un peu comme moi ? dit Arnaud en montrant sa chemise cintrée de parfait « jeune cadre aux dents longues ».

- Pour le look, un peu. Mais, pour l'esprit, beaucoup plus coincés. Ils avaient tous des solutions miracles pour réduire la violence et favoriser la citoyenneté dès le plus jeune âge. On aurait dit un cours de Sciences Po, en pire !

- Et ton pote, il est venu depuis Angers juste pour apprendre l'animation au contact de la nature landaise ?

- Oui, monsieur ! Parce que la Leyre, c'est un microclimat, c'est le paradis de la flore, le nirvana du moustique rare, c'est l'Amazonie de la Gironde ! Et lui, la nature je te jure que c'est son truc !

2013

Le vent glacé de janvier s'engouffrait comme un bolide dans la rue des Douves. Des morceaux de cartons faisaient la toupie et virevoltaient autour des containers à ordures. Les volets des fenêtres étaient soigneusement fermés et la plupart des habitants avaient déjà éteint leurs lampes de chevet. Les luminaires menaient une lutte acharnée contre l'obscurité de la nuit bordelaise et renvoyaient ça et là une lumière jaune, guidant les pas des rares promeneurs nocturnes. Il ne manquait qu'une mélodie un peu languissante jouée à l'harmonica et on aurait pu se croire dans un western de Sergio Leone. Ce mois de janvier était l'un des plus froids que l'on avait connus depuis plusieurs années.

Le visage camouflé sous une grosse écharpe de laine grise, Thomas serrait contre lui son manteau. Cela faisait un peu plus de six mois qu'il avait débarqué en ces terres et il envisageait déjà de porter plainte auprès de la Maison du Tourisme de la Gironde. Certes, cet été, et jusqu'au milieu du mois d'octobre, il avait pleinement profité du climat pour visiter la région et se promener sur les longues plages de sable de la côte. Cependant, au cœur de l'automne, il avait fait connaissance avec l'humidité bordelaise. Non que le temps ait été particulièrement froid, mais la ville avait essuyé des averses mémorables, auxquelles elle était par ailleurs habituée. C'est lui, qui ne l'était pas ! Et, à présent, après un mois de décembre d'une rare douceur où les terrasses du quartier Saint-Michel avait vu revenir les clients ravis... A présent, le vent de janvier lui gelait le corps, des pieds jusqu'à la tête. Certes, il avait été accoutumé dans sa région natale à des températures plus rigoureuses mais celle-ci se trouvant quelques centaines de kilomètres plus au Nord, il trouvait alors cela dans l'ordre des choses.

Il envisageait donc de déposer un recours contre toutes les personnes, amis, collègues et membres de sa famille, qui lui avait vanté l'image de carte postale de Bordeaux et de son délicieux climat. Le printemps et l'automne était souvent merveilleux de douceur et de beauté. Pendant la période estivale, il y faisait chaud. Presque trop, même, pour les expatriés non habitués qui se jetaient sous les coins d'ombre dès que le mercure dépassait les 35°. Mais, à d'autres périodes, il y tombait aussi des litres et des litres d'eau, quand il n'y soufflait pas un vent venu de l'océan, du Nord ou de Pétaouchnock, qui vous glaçait les sangs.

Thomas envisageait également de désigner dans sa plainte tous les rédacteurs de dépliants touristiques qui se gardaient bien de mentionner ces variations climatiques dans leur prose mensongère.

Pour être tout à fait juste, tout n'était pas erroné dans la vision paradisiaque véhiculée de la région. La ville était superbe. A chaque pas, on avait l'impression d'évoluer en plein 18^{ème} siècle. Les façades magnifiques des immeubles néo-classiques gonflaient de superbe le panorama et vous donnaient l'impression d'être minuscule. Dès que l'on sortait de l'hypercentre historique, on changeait d'ambiance et les alignements des échoppes bordelaises, construites un siècle et demi plus tard, vous touchaient aussi au cœur par leur charme paisible. Plus au Nord, de Bruges à Pauillac, en passant par Macau ou Margaux, la superbe revenait avec les orgueilleux châteaux cachés derrière d'imposantes palissades. Il appréciait particulièrement ces terres de vignes au passé prestigieux où le menait souvent son vélo le dimanche après-midi. Au final, quand il pesait tous ces arguments, il était forcé de reconnaître qu'il aimait cette région qui devenait petit à petit la sienne. Mais au-dessus de tout, c'est la ville

qui l'attirait, l'urbanité, son agitation permanente, sa vie culturelle, la vigueur de son pouls qui vous palpait dans tout le corps.

Il contourna le marché des Capucins. A cette heure tardive, les groupes de jeunes sur le chemin des boîtes de nuit avait remplacé les maraîchers et les bouchers qui faisaient la gloire et l'animation du marché. L'agitation n'avait rien de comparable avec celle du samedi matin et pourtant des dizaines d'ombres encapuchonnées dans leurs manteaux d'hiver s'y croisaient toute la nuit. Au fond, il adorait cette intensité de la ville autour de lui. Il avait besoin du grouillement des passants sous ses fenêtres pour se sentir vivant.

Il arrivait justement à la porte de son échoppe. Il devina au premier pas que le salon devait être occupé par un grand nombre de personnes. Ils n'étaient pourtant que quatre mais hurlaient largement comme si la pièce eût été bondée de dizaines de hooligans déchaînés. L'objet de leur excitation était une boîte grise aux lueurs fluorescentes de laquelle partaient deux manettes dignes d'un volant de supersonique. Damien, son colocataire, se tenait debout au centre du groupe et agitait frénétiquement la manette de sa console vidéo dans les airs, tentant de projeter le plus loin possible un javelot virtuel sur le téléviseur du salon. Thomas passa la tête par la porte :

- Bonsoir.

Sauf erreur, aucune réponse ne lui revint et il continua son trajet jusqu'à la cuisine sans s'attarder sur le salon. Il faut dire que le javelot venait de tomber au delà de la zone autorisée de comptage, transperçant au passage un daim et un arbitre qui avaient eu le malheur de rêvasser au bord de la piste. Une avalanche de rires s'échappa de la pièce et Thomas crût bien que ses vieilles fenêtres au frêle simple-vitrage n'y résisteraient pas. L'orage d'hilarité s'atténua pourtant et Thomas s'installa à la table, branchant son ordinateur et lui trouvant une place au milieu d'une pile d'assiettes qui, quoique lavées, n'avaient pas encore trouvé le chemin du placard à vaisselle.

Le radoréveil placé sur le frigo affichait déjà 22h40 mais il avait promis aux membres de l'association de leur envoyer le compte-rendu du débat avant la fin de la semaine et on était déjà jeudi. Il attaqua donc la rédaction sans perdre une minute. Les cris continuaient d'arriver du salon, tantôt admiratifs, tantôt railleurs, probablement selon les performances de chacun au javelot.

Le débat de ce mois portait sur l'agriculture paysanne et l'autosuffisance alimentaire. Les participants avaient dressé le bilan d'une politique agricole qu'ils jugeaient catastrophique. Elle consistait à exporter du maïs français à chaque coin de la terre et à importer des fraises gorgées de pesticides venues d'Espagne, du Maroc ou de contrées plus exotiques encore. Tout cela se faisait à grands renforts d'avions, de bateaux et de camions, qui rejetaient allègrement leurs gaz dans l'atmosphère pour le plus grand bonheur des générations futures. A côté de cela, on avait laissé fermer des milliers d'exploitations agricoles françaises et on estimait que les grandes agglomérations comme Bordeaux ne disposaient que de quelques jours d'autonomie alimentaire dans le cas où elles ne seraient plus approvisionnées par les précieux camions.

Une détonation de rires surgit soudain du salon, provoquant une nouvelle déflagration dans les fenêtres de la cuisine. Un daim étourdi ou un bison égaré avait dû faire les frais d'un nouveau lancer mal maîtrisé.

Pour sa part, il était encore novice sur les questions d'écologie. Il fréquentait l'association depuis quelques mois et il sentait qu'il avait du retard sur d'autres membres déjà experts sur un grand nombre de questions. Il se demandait ce qu'il avait bien pu faire pendant des vingt trois premières années pour accumuler un tel retard.

Son parcours était on ne peut plus classique. Père postier. Mère institutrice. Tennis au club de l'amicale laïque. Week-ends aux kermesses de l'amicale laïque. Vacances dans le camp de l'amicale laïque. Famille nombreuse. Deux grandes sœurs. Rien de vraiment sensationnel. Ses parents lui avaient transmis une certaine idée de la fraternité. On devait respecter son prochain. On était tous frères, qu'on soit blanc, jaune ou vert. Mais ses parents n'avaient jamais été tournés particulièrement vers l'engagement politique ou militant. Avant de mettre le pied à Bordeaux, il n'avait lui-même jamais mis le pied dans une manifestation ou dans un débat d'idées. Il fallait se rendre à l'évidence : il était plutôt un pur produit de la classe moyenne silencieuse.

Dans la maison de ses parents, à Angers, il avait fait récemment un grand rangement-vidage de sa chambre d'enfant et s'était rendu compte à quel point il avait accumulé d'objets en plastique dans sa pourtant courte vie. Il avait vu défiler devant ses yeux les vingt-sept premières années de sa vie bien entassées et empoussiérées. Il y a avait jeté un walkman qui avait cessé de marcher depuis bien longtemps. Des milliers de cartes, jetons et autres figurines en plastique souple et multicolore. Ce jeu électronique « fait-main » en cours de technologie qui lui avait coûté bien des efforts et un héroïque 11/20, décroché de haute lutte. C'est dans ces années de fin de collège, vers 13-14 ans, qu'avait commencé à se construire en lui la conviction que la carrière scientifique n'était peut-être pas son destin.

Les lettres l'attiraient bien plus, les grands romans de Zola, le théâtre engagé du vingtième siècle. La lecture régulière de Charlie Hebdo et du Canard Enchaîné avait en outre aiguisé chez lui l'esprit critique. Malgré cela, ses années d'études avaient été plutôt calmes. Il se classait plutôt parmi les bons élèves et cette position lui permettait quelques dérapages contrôlés. Il s'était intéressé à l'actualité sociale mais sans jamais pousser la porte des associations ou des syndicats. Il était un lecteur assidu du « Grain de sable », le journal des étudiants en sociologie de la fac mais n'avait jamais osé envoyer les articles qu'il avait préparés. Pour tout dire, il luttait au quotidien contre une timidité latente.

- Dans ta face ! Dans ta face, le poids ! 8 mètres 10, record d'Europe ! Yeeaaaah !

Ils avaient dû changer de sport. Les invités de Damien semblaient partis pour faire un décathlon complet. Il fallait à Thomas rassembler des trésors de concentration et de paix intérieure pour écrire son compte-rendu.

Ses premières années de travail dans une bibliothèque municipale à côté d'Angers n'avait pas correspondu à l'idéal qu'il avait imaginé. Il s'était vu en inspireur d'un réseau passionné

de lecteurs à qui il aurait conseillé ses dernières trouvailles et ses émotions littéraires. Il s'était rêvé au milieu d'enfants à qui il aurait insufflé le virus délicieux de la lecture. Au lieu de cela, il s'était fait l'impression d'être un guichetier délivrant des produits. En fait d'initiation à la lecture, il accueillait des groupes compacts de CM2 qui débarquaient pour une heure, feuilletaient distraitemment quelques BD et repartaient aussi vite dans un concert de cris et de bousculades, sous le regard un tantinet désabusé de leurs enseignants.

Lassé de ce travail qu'il lui semblait trop répétitif, il avait donc commencé à feuilleter les offres d'emploi. C'est Yann, qui habitait à côté de Bordeaux, qui lui avait envoyé l'annonce pour le poste dans la bibliothèque des archives départementales de la Gironde. Ici, l'ambiance était à l'érudition, aux recherches ultra pointues et il avait trouvé dans ce milieu de quoi combler son goût pour les lettres et l'histoire. Le fait que le bâtiment soit au cœur du Bordeaux majestueux et arbore une magnifique façade n'était pas non plus pour rien dans le plaisir qu'il trouvait à aller y travailler tous les matins.

A Bordeaux, éloigné de la tutelle familiale, il avait commencé à fréquenter une association écologiste. En écoutant les débats, il avait mis des mots sur l'impression qu'il avait d'une inadaptation à la société telle qu'elle s'offrait à lui, tel que ses parents lui avait léguée. Il refusait le « toujours plus », la « croissance pour la croissance »...

Il avait bien conscience que les slogans écologistes sonnaient un peu parfois comme des vérités assénées sans débat. Un peu de la même sorte que les slogans qu'il adorait démonter, ceux de la pensée unique libérale contre laquelle il se plaisait à contre-argumenter.

Il avait aussi conscience que son « travailler moins pour vivre mieux » ressemblait furieusement au « travailler deux heures par jour » des soixante-huitards et que tout cela nécessitait d'être remis au goût du jour et adapté au monde d'aujourd'hui. Quand il abordait le sujet avec ses parents, il mesurait le décalage qui existait entre leurs convictions et il s'était à présent résolu à éviter le sujet pour apaiser les week-ends en famille. Nés au cœur des trente glorieuses, ses parents en avaient adopté le mode de vie et lui aussi en avait largement profité : les jeux vidéos, les voyages en avion, les immenses parcs d'attractions pour les sorties du dimanche après-midi... On ne se souciait pas à l'époque de savoir si l'avion polluait, si le parc avait dévoré de la terre agricole ou si le jeu avait été fabriqué par un enfant chinois sous-payé. Si, bien sûr, un courant alternatif avait toujours fait entendre sa petite musique particulière, Mai 68 était passé par là, mais sans jamais rallier une majorité à ces idées. Il avait la conviction que la construction utopique d'une vie meilleure restait en partie inachevée.

Dans le salon, il entendait le bruit des chaises raclées sur le vieux parquet en bois. Les invités récupéraient leurs manteaux et se promettaient de se « bigophoner sans faute, promis ».

Pour sa part, à force de débats, de manifestations de rues, il avait fini par définir un leitmotiv, quelque chose comme le chemin vers une « sobriété heureuse », le pressentiment que le bonheur ne se trouvait pas dans l'accumulation de biens matériels ou la course au profit. Qu'une croissance illimitée sur une terre qui touchait ses limites physiques n'était pas possible et menaient droit à la catastrophe écologique et sociale.

Il entrevoyait un projet de société basé sur le respect de l'environnement et des autres. Il avait la conviction que les choses faites par soi-même et sans l'assistance de la technologie acquéraient une saveur toute particulière et pouvaient sûrement mener à un épanouissement personnel. A côté de ses grandes idées, il avait conservé sa voiture, son téléphone portable et avait même acheté cet ordinateur portable dernier cri pour taper ses comptes-rendus. Il ne voyait toujours pas comment se passer de ces acquis de la modernité sans tomber dans une radicalité qu'il ne souhaitait pas.

- Hey, man, comment va ?

Damien venait de passer la tête par la porte de la cuisine. Il posa une casserole sur le plan de travail pour libérer une chaise et s'assit en face de son colocataire.

- Bien, et toi ? Qui a massacré le plus d'arbitres ?

- Eh bien, Jeff a trouvé une fonction qui permet d'enflammer leur maillot. Ils se mettent à courir comme des dingues sur la piste d'athlétisme et ils enchaînent toutes les disciplines en deux minutes. A la fin, ils montent sur le podium complètement carbonisés. Pas très spirituel mais pas mal fait graphiquement... Tu écris quoi ?

- Le compte-rendu du débat.

- C'était sur quoi ce soir ?

- Parathion-méthyl, Endosulfan, Iprodione et autres Vinclozolines...

- C'est qui ?

- Les adorables substances que l'on retrouve dans nos fruits et légumes préférés.

- Cool !

- On a aussi parlé d'Illich mais je ne sais plus le titre de son bouquin. C'est sur les outils conviviaux opposés aux machines, un truc comme ça.

- « La convivialité ? »

- C'est ça. Bien joué, WikiDamien !

Damien était une véritable encyclopédie littéraire. Il n'en avait pas fait un métier - il était serveur dans un restaurant - mais il avait probablement lu tout ce qui s'était imprimé sur une feuille de parchemin depuis que Gutenberg avait commencé à s'amuser avec ses morceaux de plomb. Les deux garçons étaient très différents, Damien n'aurait par exemple jamais envisagé d'aller passer une soirée assis dans des fauteuils défraîchis à parler de produits chimiques toxiques. Autant se tirer une balle tout de suite dans la tête.

En revanche, ils pouvaient passer des soirs à se lire des passages de Brecht ou d'Antonin Artaud, sans ressentir un soupçon de fatigue. Les litres de café qu'ils ingurgitaient y étaient peut-être pour quelque chose. Cette complicité, qui se joignait à un respect mutuel permettait une cohabitation facile, dans laquelle chacun vaquait à ses occupations sans vraiment interférer dans le monde de l'autre. La cuisine était devenue le lieu de rencontre. On y faisait le bilan de la journée, la liste des courses, des parties de cartes. Et on y parlait littérature. Des livres côtoyaient d'ailleurs des boîtes de lentilles et les packs de lait. C'était un joyeux capharnaüm mais chaque chose finissait par retrouver sa place et les lieux restaient toujours propres et entretenus.

La maison s'organisait autour d'un long couloir aux papiers fleuris du plus bel effet. Chacun disposait d'une grande chambre et le salon faisait pâlir de jalousie tous les visiteurs, en particulier ceux qui ne disposaient que d'un petit studio dans le centre-ville. Il donnait sur un

VERSION PROVISOIRE

jardin qui accueillait en été les fêtes organisées par Damien, auquel Thomas se joignait souvent. Thomas avait commencé à planter un peu de persil et de thym dans le fond mais sans grand succès. La maison aurait été absolument inabordable pour leurs budgets sans le recours à la colocation et malgré des modes de vie peu ressemblants, ils trouvaient dans cette association de multiples avantages.

2014

- Je hais les pandas
- Moi aussi
- Si j'en avais un vrai, là, devant moi, je ne sais pas ce que je ferais.
- Tu lui montrerais un gros pistolet, comme dans les films américains, et tu lui dirais « Maintenant, le gros, tu me dis où t'habites ou il va y avoir du panda écrasé sur les murs ».
- Oui, sûrement quelque chose comme ça

Yann et Thomas erraient depuis maintenant trente bonnes minutes dans le bourg d'Eysines et leur patience commençait à toucher ses limites.

Yann tenait à la main un papier froissé sur lequel un énorme panda lui souriait. Une bulle sortait de sa bouche et annonçait : « Pikach et Bioman, rendez-vous chez moi, le 10 mai, à 15 heures. C'est important ! » Le papier n'était pas signé mais, à vrai dire, la signature était inutile. Yann ne connaissait qu'une personne capable de lui envoyer ce genre d'invitation. C'était Delphine.

Yann leva la tête, ils arpentaient l'avenue de Picot, à la recherche d'un indice éventuel. L'appartement de Delphine était à une dizaine de minutes mais il était bien persuadé que ni Delphine ni Arnaud n'étaient chez eux cet après-midi. Pire, il était certain qu'elle avait pris soin de fermer ses volets et de ne laisser aucun indice autour de chez elle. Il n'avait même pas essayé de sonner. Il avait trop peur qu'elle se soit dissimulée dans un buisson avec une caméra numérique pour immortaliser le visage de son ami sonnante à son interphone.

L'invitation était d'autant plus signée qu'elle était un clin d'œil à la première rencontre de Delphine Yann et Thomas, l'an dernier à Bordeaux. Yann lui avait souvent parlé de cet ami d'Angers venu s'installer ici. Il en parlait comme d'un frère et Delphine sentait bien que c'était bon signe. Au vu de la connivence qu'elle avait avec Yann, elle ne pouvait que bien s'entendre avec quelqu'un qu'il appelait son frère. Thomas les avait invités à visiter son quartier bordelais pendant toute une après-midi. Le lieu de rendez-vous découlait d'une devinette alambiquée.

Thomas avait aussi mis sur pied un système d'énigmes dans lequel tous les lieux étaient à découvrir de la même manière : cour cachée au fond d'une ruelle, vestige du mur d'enceinte du Bordeaux moyenâgeux, petit square coincé entre les immeubles. Yann et Delphine s'étaient pris au jeu relevant les défis les uns après les autres. Sans être aussi passionnés d'architecture que Thomas, ils s'étaient surpris à redécouvrir des lieux qu'ils croyaient familiers. Simple, les chemins de leur adolescence les avaient plutôt menés dans les centres commerciaux ou les magasins de la rue Sainte-Catherine. La journée s'était terminée très tard dans un bar musical du quartier où Thomas avait ses habitudes. L'alchimie s'était faite naturellement entre les trois comparses, malgré des parcours et des profils qui n'avaient pas grand-chose de semblable au départ.

Mais aujourd'hui, le panda les narguait toujours de son sourire idiot... Bons joueurs, ils arrêtaient les passants pour leur demander s'il connaissait l'individu. La plupart souriait sans comprendre la plaisanterie. Certains prétextaient un rendez-vous ou un planning chargé pour filer leur chemin. Ils abordèrent une adolescente qui décrochait un VCUB :

- 5 euros si vous nous donnez des renseignements sur cette personne !

- Désolé, secret professionnel, je ne peux rien vous dire.
 - Il est dangereux ?
 - N'insistez-pas, j'ai déjà la CIA aux fesses, bon courage quand-même.
- Et elle lança une accélération fulgurante qui la fit disparaître au coin de la rue.

Les deux amis restèrent un moment interloqués par cette rencontre et cet échange surréaliste puis tournèrent pour prendre l'avenue de la Libération. Ils rentrèrent chez la fleuriste installée sur la droite. Le magasin avait ouvert il y a un an, suite à la réhabilitation du bourg. Il présentait une devanture de bois vert anis sur laquelle courait des lézards et des coccinelles peints dans des couleurs pastel. Il faisait face à une épicerie bio qui avait ouvert quelques mois plus tard. A l'intérieur, d'éclatantes amaryllis trônaient au milieu du magasin, posées sur des meubles en osier. Les murs étaient ornés de photos en noir et blanc de paysages viticoles du Médoc. Des feuilles de vigne peintes sur le comptoir complétaient la décoration. Thomas lança l'offensive auprès de la vendeuse :

- Bonjour, excusez-nous, on participe à une sorte de rallye...
 - Ah oui ? C'est une habitude ou quoi ? La semaine dernière, c'était un groupe d'allemands qui cherchaient le château Lescombes. Un truc sur l'art contemporain. Je les ai renseignés, on a plaisanté et au final, ils m'ont acheté tout mon stock de roses !
 - Nous, ce serait plutôt naturaliste...
- Il lui tendit le papier :
- Est-ce que cela vous fait penser à quelque chose dans les environs ?
 - Oh, c'est mignon ! C'est une boutique du quartier qui vend ça ?
 - Pour tout vous dire, on manque un peu d'informations pour répondre mais, oui, il y a des chances que ce soit dans le coin.
 - Non, ça ne me dit pas grand-chose. Mais j'adore ce genre de jeu. Vous avez essayé en verlan ? Panda, Dapan... Non, ça ne veut rien dire... La personne a une Fiat Panda ?
 - Non, pas qu'on sache.
 - Elle est chinoise ?
 - Non, Eysinaise...
 - C'est son animal fétiche ?
 - Non
 - ...

La fleuriste fit une moue désabusée et échangea un regard de déception avec les jeunes hommes. Yann se décida à clore la situation qu'il commençait à trouver gênante :

- Merci quand-même.
- Je suis désolée, bonne chance.

En partant, Yann embrassa une dernière fois du regard le magasin. Les fleurs des champs y côtoyaient des variétés plus exotiques. Au moment où Thomas passait la porte devant lui, Yann aperçut le « Chusquea Couleou ». L'étiquette de papier kraft informait que c'était un bambou d'intérieur au feuillage persistant issu du Sud du Chili.

Le visage de Yann s'illumina, il fit demi-tour, saisit le pot et alla le poser sur le comptoir. 2 minutes plus tard, il rejoignait sur le trottoir Thomas qui l'accueillit par un regard médusé :

- Qu'est ce que tu vas faire de ce machin ?
- Avance, mon pote, on est sauvé.
- Il y a un GPS caché dans le pot ?
- Mieux que ça, j'ai trouvé où habite la bête !

- Le panda ?
- Exact !

Un quart d'heure plus tard, ils franchirent le portail du Parc du Vigean. Le mois de mai avait couvert les arbres de fleurs. Le soleil de printemps envoyait une subtile lumière sur le vaste espace de verdure devant eux. Le chemin de terre central oscillait au milieu d'une vaste jachère fleurie. C'était un festival de couleurs, du rose pâle à l'orange le plus criard. On se croyait un peu immergé dans un tableau impressionniste. Yann menait la marche et Thomas le suivait religieusement. Il brisa tout de même le silence, à la façon d'un enfant fatigué du voyage :

- On est bientôt arrivé ?
- Oui
- J'ai mal aux jambes
- Serre-les dents, mon pote !
- On va où ?
- Ici !

Yann désignait la vaste bamboueraie implantée au cœur du parc. Au milieu, hilare, se tenait Delphine, les bras ouverts, manifestement très contente de l'effet de sa plaisanterie.

- Une heure pour trouver, vous me décevez les gars ! Je vous ai connus plus perspicaces !

Yann tendit son cadeau végétal à sa vieille copine :

- On s'est dit que l'animal aurait peut-être une petite faim...

Après les embrassades de rigueur, ils partirent s'installer à l'ombre généreuse offerte par les bambous, le soleil commençant presque à devenir pressant. Delphine avait emmené une couverture. Elle l'étendit sur l'herbe et s'assit avec d'infinies précautions pour épargner la robe mauve qu'elle avait choisie aujourd'hui pour ce rendez-vous. Elle était maintenue sur les épaules par de fines bretelles dorées et ménageait un décolleté avantageux qui mettait les formes avantageuses de Delphine particulièrement en valeur. Un maquillage discret rehaussait le noir profond de ses pupilles. Elle portait aux oreilles des anneaux très simples assortis aux motifs de la robe et un collier de perles dorées.

Une partie de sa paye du mois d'avril n'y avait pas survécu.

- Elle n'est pas sympa, ma bamboueraie ?
- Très agréable et tu vas pouvoir t'en créer une chez toi avec le cadeau de Yann.
- Mon pauvre Bioman, si tu savais comme j'ai la main verte... La dernière fois que j'ai acheté de la menthe pour mettre sur le balcon, on l'a retrouvée toute sèche, il ne restait que la tige.
- Mais c'est increvable, la menthe, il suffit d'en planter pour que ça colonise tout le reste. Vous l'aviez oubliée ou quoi ?
- Oui, on était parti en vacances chez les parents de Yann pour deux semaines au mois d'août...
- Effectivement, elle a dû trouver le temps long !
- Tout le monde ne s'appelle pas Bioman !
- On est vraiment obligé de continuer avec ses surnoms idiots ?
- Oh oui, ça te va trop bien !

Dans la lignée des surnoms que chacun se donnait, il avait fallu en trouver un pour Thomas. Un soir où un breuvage parfumé à l'anis leur avait ouvert l'imagination, Delphine avait trouvé celui-ci pour Thomas. Après Pikachu et Bob l'Eponge, Bioman s'était imposé comme la suite logique. De plus, Thomas ayant passé des soirées à tenter d'expliquer les vertus de l'alimentation biologique à ses deux compères qui y restaient totalement hermétiques, le surnom amusait beaucoup Yann et Delphine.

La conversation dévia naturellement sur les séries qui faisaient à présent fureur dans les cours d'écoles. De l'avis de Yann, « les guerriers de l'Olympe » tenaient le haut du pavé. Il avait une position privilégiée pour le savoir, il travaillait en ce moment au centre de loisirs de Mérignac et tentait à longueur de journée de réguler les conflits nés de la circulation des cartes « Olympe » que s'échangeaient les enfants.

Les cartes représentaient les dieux grecs mais remis au goût du jour. Chacun était doté de supers pouvoirs permettant de produire les effets de trois guerres nucléaires. Les cartes de jeu était un trésor convoité et déclenchait des guerres ouvertes dans les cours de récréation. Thomas tenta de rebondir en parlant d'un magnifique fronton représentant les signes du zodiaque qui ornait une demeure bourgeoise du vieux Bordeaux. Il essayait difficilement de rassembler depuis quelques mois les documents qu'il pouvait trouver sur le bâtiment, pour des étudiants en architecture. Malheureusement la conversation s'arrêta là, ses deux amis ne semblant pas passionnés par le tracé si particulier du Capricorne au dessus de la pierre. Ils ne voyaient même pas comment on pouvait porter attention à ce genre de détails et surtout l'intérêt d'y passer plusieurs mois de travail.

La conversation retomba un peu pour laisser place à un de ces silences magiques qui s'invitait parfois. Yann jeta un regard vers les feuilles d'un vieux chêne qui dansait sous le joug de la petite brise qui se levait. Thomas joua machinalement avec la fermeture éclair de son sweat. Delphine posa machinalement ses mains sur son ventre, mais avec une précaution qui n'échappa pas à Yann. Il ne put réprimer un moment d'arrêt et ses yeux s'arrêtèrent sur le ventre de Delphine. Elle esquissa alors un sourire et retira ses mains le plus discrètement possible.

Mais trop tard.

- Non, ce n'est pas possible ?
- Quoi ?
- Tes mains sur ton ventre.
- Quoi, mon ventre ? Grossier personnage ! Regarde ailleurs, s'il te plaît !

Ce n'était plus un sourire, c'était une illumination généralisée qui animait à présent le visage de Delphine, doublée d'un regret contre elle-même de s'être faite démasquer si tôt.

- Eh, les deux aliens qui communiquent par télépathie interstellaire, quelqu'un peut m'expliquer ce qui se passe ? s'exclama Thomas.
- Je suis enceinte, Bioman.
- ...

- Mais je voulais vous faire la surprise jusqu'au bout. Je suis un peu dégoutée.
 - Enceinte ?
 - Oui, j'attends un bébé... Tu sais, un truc étrange avec deux bras et deux jambes qui s'insinue dans le ventre des filles quand on y place des petites graines. Tu devrais pourtant t'y connaître en petite graine, toi !
 - Ok, ok, j'avais rien vu. Félicitations ! C'est pour quand ?
 - Cela fait à peine deux mois. Il est prévu pour janvier. Je suis trop heureuse, vous ne pouvez pas savoir. Si vous êtes gentils, je vous raconterais même mes nausées du matin.
 - Ça ira comme ça, merci. Arnaud doit être aux anges.
 - Arrête ! Il a déjà commencé à gratter le vieux papier-peint de la chambre du fond et depuis la semaine dernière, il regarde les prix des monospaces sur Internet. Je ne te parle même pas de mes parents. Ma mère l'a annoncé à toutes ses collègues de l'école et mon père a descendu tous ses vieux jouets du grenier... Et toi, Pikach, qu'est-ce-que tu en dis ?
- Elle se retourna alors vers Yann qui était resté plutôt discret au cours de l'échange précédent. Quand il s'aperçut qu'elle le regardait, il fit semblant de réajuster deux dreadlocks qui lui encombraient les yeux.

Mais trop tard.

Une larme discrète finissait de se faufiler dans la fine barbe de sa joue.

2016

« Buvez l'odeur des frênes, respirez les couleurs de la nuit, soyez grands et minuscules, attrapez dans vos mains le bruissement de l'écureuil sur les branches, courez à pleine bouche dans le labyrinthe de la forêt, dévorez en silence la sève brûlante, soyez vivants, buvez la vie jusqu'à l'ivresse puis reposez-vous dans la mousse, écoutez, c'est le sommeil qui vient, fermez vos yeux, bonne nuit... »

La conteuse se retira dans une danse un peu folle parmi les arbres et disparut derrière les bâtiments du château, sous les applaudissements des enfants et de leurs parents. Assise au premier rang, Louise avait semblé pendant le spectacle beaucoup plus intéressée par les mimiques du petit brun assis à côté d'elle que par la prose de la conteuse. Cependant, à présent, elle battait des mains dans un bel enthousiasme, en imitant ses voisins.

Après le rappel, tous les enfants se mirent à courir dans tous les sens à la recherche de leurs parents qu'ils avaient complètement oubliés depuis le début de la prestation. Le spectacle était une ode aux habitants mythiques des bois, elfes, sorcières et autres lutins. La conteuse avait installée une structure faite de bois et de feuilles dans laquelle elle menait le récit, enchaînant contes, histoires à dormir debout et parties musicales. Les enfants étaient restés comme hypnotisés par l'univers qu'elle avait créé le temps du spectacle. A présent, cependant, la magie avait cessé d'opérer et ils avaient presque tous rejoint leurs géniteurs et Louise, en raison de son jeune âge, était restée assise, sans avoir eu le temps de suivre le mouvement général.

- Lou-ise, Lou-ise, on est là, ma chérie.

- Pa-pa !

- Tu as vu comme elle le dit bien ?

Arnaud, assis sur les marches à quelques mètres, tendit les bras et réceptionna sa fille, lui collant un baiser sonore sur la joue.

- Tu as vu comme elle marche bien aussi ?

Louise semblait d'ailleurs partie pour honorer les dires de son « pa-pa » et effectuait une magnifique démonstration de marche, technique qu'elle avait assimilée depuis quatre mois et qu'elle perfectionnait de jour en jour. Arrivée près du bac à sable, elle s'arrêta, comme en arrêt. Les enfants de cet âge avaient une surprenante faculté à rester en flexion sur leurs genoux pendant de longues minutes, tout le corps incliné vers l'avant dans une position qui aurait fait chuter n'importe quel adulte normalement constitué. Question de centre de gravité, probablement. Elle avait repéré un caillou du plus bel acabit et s'efforçait de le recouvrir de sable dans un but qu'elle seule devait connaître.

Arnaud suivait avec un sourire béat la progression de sa fille.

Thomas, assis à côté de lui, décida de flatter une fois de plus la fierté qu'il voyait poindre au bord de l'œil d'Arnaud :

- Elle est magnifique. Si elle ne fait pas une grande carrière de géologue, c'est à désespérer du système éducatif français. Cependant, là je crois qu'elle essaie de manger le caillou.

Arnaud courut enlever délicatement le caillou de la bouche de sa fille et lui fit un discours très pédagogique sur la différence entre les aliments qu'elle pouvait ingérer et les objets minéraux inanimés qui lui étaient peu recommandés.

Thomas était arrivé de Bordeaux à 14h en vélo pour rejoindre Delphine, Arnaud et Louise dans leur appartement de l'avenue du Médoc. Ils avaient ensemble analysé l'invitation que

Yann leur avait envoyée quelques jours plus tôt. On y voyait sur un bristol quelques symboles dessinés de sa main. Manifestement, il s'agissait d'un rébus et celui-ci formait le mot « vélo ». Manque de chance pour Yann, des panneaux d'informations annonçaient depuis un mois dans toute la ville la fête du centre social. Delphine avait téléchargé le programme sur Internet et elle avait lu que des démonstrations de vélos originaux y étaient proposées. Le public était invité à tester des tandems, des pousse-pousse et même un vélo-salon aux coussins moelleux où l'on pouvait prendre un verre tractés par deux courageux pédaleurs placés à l'avant, etc. L'énigme avait donc fait long feu et toute la troupe s'était rendue sur le domaine du Pinsan pour participer à l'événement. Delphine savait que Yann travaillait depuis l'année dernière au centre social et il y avait donc peu de mystère sur le point de rendez-vous.

Ils s'étaient donc rendus sur le site précis annoncé sur les affiches : devant le jardin de loisirs, installé dans le Clos Lescombes. Cette vaste maison de maître bâtie à la fin du 19^{ème} siècle avait été entièrement restaurée pour accueillir les bambins de la ville. Les enfants y disposaient de vastes espaces de jeux. De plus, le lieu était tout trouvé pour s'inventer des histoires de châtelains et de princesses. La structure proposait des initiations au cirque et aux arts de la piste. Le parc situé autour permettait l'organisation de grands jeux collectifs. Enfin, détail non négligeable, il était à deux pas des terrains de sport et les enfants pouvaient ainsi concilier leur journée du mercredi au jardin des loisirs avec leurs activités sportives régulières.

A peine sortis de la voiture de Delphine, Louise avait aperçu la conteuse et Delphine l'avait installée sur le tapis de mousse, à côté des autres enfants. Thomas et Arnaud avaient pris place sur les marches tandis que Delphine était partie à la recherche de Yann parmi la foule compacte qui arpentait déjà les stands de la fête. Tout le domaine de nature avait été investi et on apercevait au loin, vers la piscine, un chapiteau surmonté d'un gigantesque vélo de carton-pâte jaune citron qui devait probablement accueillir le centre névralgique de l'événement. Le dépliant que les jeunes animateurs leur avaient remis à l'entrée proclamaient pour un jour Eysines « capitale du vélo ». On y apprenait que des garages à vélo équipaient à présent toutes les écoles et la plupart des équipements publics. De plus, la ville disposait de 4 stations VCUB, disposées le long des futurs arrêts de tram.

Une jeune fille d'une quinzaine d'années passait justement en vélo, suivie d'une meute de bambins en tricycles. Elle vira juste devant Thomas et Arnaud. En apercevant Thomas, elle pila et elle l'interpella :

- Vous l'avez trouvé ?
- Pardon ?

- Je ne pouvais rien vous dire à l'époque, c'est une espèce protégée, vous comprenez, je ne savais pas ce vous lui vouliez...

Thomas affichait une mine complètement interloquée :

- Je suis désolé mais je ne comprends pas...
- Le panda, vous l'avez trouvé, finalement ?

En un quart de seconde, Thomas reconnut la jeune fille au VCUB croisée deux ans plus tôt et sourit :

- Oui, bien-sur ! On ne lui a fait aucun mal, je vous rassure. Il s'était réfugié au Vigean pour nous faire une surprise.

- Je m'en doute. Les bambous, on n'en croise pas à tous les coins de rues, à Eysines.

Et elle repartit comme elle était venue, suivie de sa flopée de petits canards à roulettes. Arnaud se tourna vers son ami :

- Je suppose qu'il s'agissait d'un de vos jeux de piste stupides. Je te préviens, je ne veux même pas chercher à comprendre.
- Ça tombe bien, ce serait trop long de t'expliquer.

A ce moment, Delphine revenait avec Yann. Il avait un trousseau de clés à la ceinture et un badge « organisation » autour du cou. Delphine le taquinait depuis dix minutes, lui agitant sous le nez l'objet du délit :

- Ce papier, mon petit Pikachu, c'est le rébus le plus facile qu'on a jamais produit sur cette bonne vieille terre ! Même Louise, si elle avait un peu plus de vocabulaire, nous aurait donné la réponse en moins de deux minutes.

- Ma petite Delph, si tu étais comme moi en train d'organiser depuis des mois un événement qui accueille plus de 5000 personnes sur la journée. Que tu devais te soucier du montage des chapiteaux, de la livraison des vélos, de l'accueil des comédiens, qui sont en retard d'ailleurs, des démonstrations sportives et de mille autres détails, si tu avais dormi ce que j'ai dormi depuis une semaine, je prends le pari que tu n'aurais pas fait mieux !

- Je ne suis pas d'accord, c'est impardonnable ! Un animateur professionnel en plus ! Crois-tu que je laisserai ma fille à quelqu'un qui a si peu d'imagination ?

- Je te rassure, tu as un peu le temps, je suis plutôt spécialisé dans les adolescents qui traînent en bas des cours d'immeubles. D'ici à ce que Louise fréquente nos ateliers de slam, j'aurais eu le temps de peaufiner un peu mes rébus.

Yann était un enfant du Grand Caillou. Il aimait bien dire ça. C'était un joli nom pour un quartier. Quand il était petit, les seuls cailloux qu'il connaissait, c'était ceux du petit Poucet dans les histoires que sa mère lui racontait. Les petits cailloux, quand on les assemblait, dans l'histoire, ça permettait déjà de retrouver son chemin. Alors les grands cailloux, ça devait sûrement pouvoir déplacer les montagnes. C'est ce qu'il répondait quand quelqu'un lui resservait les éternels clichés sur le « quartier sensible ».

Il avait grandi ici, dans un des deux grands blocs qui étiraient leurs carcasses de béton sur ce promontoire dominant la ville. Il avait été à l'école juste en bas. Il était allé au centre de loisirs, au Pinsan, à deux pas, où il avait rencontré Delphine. A 17 ans, il y avait même travaillé comme animateur pendant les vacances scolaires. Il avait été élevé par sa mère, Paule, qui était séparée de son père. Il avait grandi dans une famille modeste, aimante mais où chacun devait faire sa place. Ses deux grands frères ne lui avaient jamais beurré ses tartines le matin. Sa mère non plus d'ailleurs. Il fallait faire son trou, tant bien que mal. Après une période de lycée un peu agitée, il avait vite su que son travail ne l'emmènerait pas derrière un bureau. Il lui fallait des gens en face de lui. Des gens à qui parler. Des gens à aider. Des gens avec qui s'engueuler ou batailler. Qu'importe. Mais des gens.

Après deux années d'études dans l'animation socioculturelle, il avait commencé à travailler au centre de loisirs puis dans une maison de quartier à Mérignac. Il habitait alors toujours chez sa mère, au Grand Caillou. Il prenait le bus pour se rendre à Mérignac, qu'il atteignait en un quart d'heure. En 2013, cependant, il avait déménagé dans un studio, dans une des toutes

nouvelles résidences du centre-bourg. Il était à quelques pas de chez sa mère mais il avait enfin coupé le cordon.

Ce n'était pas si facile. Le grand frère de Yann était mort quand il était adolescent, emporté en quelques jours par une méningite fulgurante. Son autre frère, Franck, était quelque part entre Djibouti et le Soudan, le crâne rasé et le treillis bien ajusté. Il était quelque chose comme officier ou lieutenant dans la marine. Yann n'avait jamais réussi à retenir les grades. Parfois, Franck faisait de rares apparitions de quelques heures dans l'appartement de sa mère dont Paule mettait plusieurs semaines à se remettre.

Yann devait alors jongler avec son emploi du temps et déployer des trésors d'imagination pour lui changer les idées et lui permettre d'évacuer un peu ce qu'elle avait sur le cœur.

L'an dernier, il avait enfin décroché le poste qui lui correspondait, et dans sa ville en plus. « Coordinateur de l'animation locale ». C'est ce qui figurait en lettres capitales en haut de sa feuille de paye. Un jour où il avait posé le papier sur le buffet de Paule, elle était tombée dessus et avait éclaté en sanglots, tellement elle était fière. Il avait vu le moment où elle allait l'encadrer sur le mur du salon et s'était empressé de le remettre dans sa sacoche.

Sa première action en tant qu'animateur avait été d'ouvrir une salle pour regarder des matchs de foot avec les jeunes du quartier. C'était un moment fédérateur, au vrai sens du terme, même si chacun gardait ses favoris. Les esprits s'échauffaient parfois et il fallait tempérer les ardeurs des supporters en herbe. Il s'épanouissait dans son rôle de Monsieur Loyal, apaisant les tensions, dans une attention permanente à la cohésion du groupe.

Mais pour tout dire, il détonnait un peu dans le milieu de l'animation. Il avait une sainte horreur des « programmes d'animations » et des jeunes animateurs qui débarquaient avec leurs solutions toutes faites pour « occuper les adolescents ». Non qu'il fût particulièrement allergique à la pédagogie – il l'avait assez côtoyée et bachotée – mais il privilégiait toujours « la demande » sur « l'offre » de loisirs. Il préférait toujours partir des envies et des projets des habitants. Il pouvait ainsi passer un après-midi entier à simplement discuter en bas des tours avec des adolescents jusqu'à trouver l'étincelle qui allumait leurs regards, leur curiosité.

Une autre de ses réalisations avait constitué à démonter un scooter entièrement. En parlant avec Francis, un ancien mécanicien de la résidence qui ne travaillait plus, il s'était aperçu que ce dernier avait beaucoup à apprendre sur la mécanique. En parallèle, il avait commencé à aborder le sujet avec les ados qui réparaient leurs scooters en bas des tours. Après plusieurs mois, en abaissant les résistances et les peurs de chacun, il avait organisé le soir des ateliers montage-démontage. L'atelier avait tellement bien fonctionné que les parents avaient commencé à trouver que leurs progénitures passaient vraiment trop de temps en bas des tours à apprendre la mécanique et plus beaucoup à réviser leurs cours de maths. Le projet avait finalement été un peu réajusté pour concilier les plannings de chacun. Mais, en tout cas, un embryon de communication s'était amorcé entre deux mondes qui ne se seraient pas rencontrés, bien que se croisant tous les jours.

Autour de lui, la fête du centre social se poursuivait. Un groupe de jeunes rappeurs avait pris possession d'une scène ouverte installée sur le terrain de foot et Louise se dandinait au son de la musique, sous le regard attendri de ses parents. La jeune fille au vélo repassa devant le Clos Lescombes. Cette fois-ci, elle était suivie de quatre mamies juchées sur des vélos à trois roues, qui semblaient spécialement adaptés à leur âge. Elle fit un signe à Yann, qui lui répondit :

- Ça va Emeline ? Tu diras quand tu voudras qu'on te relaie. Chloé doit arriver à 16 heures, normalement.

- Pas de problème. Tant qu'on a des mollets, on continue. Les maris de ces dames ont entamé une course avec les enfants tout à l'heure, c'était mémorable.

- Tu as filmé j'espère ?

- Bien-sûr, pour qui tu me prends, c'est dans la boîte ! Ce sera monté à l'atelier vidéo de mardi. Allez, à tout à l'heure ! En route, Mesdames.

Et elle disparut à nouveau derrière la grande bâtisse, suivie de ses compagnes de balade.

Aussitôt, Thomas interpella Yann :

- Tu la connais ?

- Bien-sûr, c'est Emeline. Elle n'a que 16 ans mais c'est une de nos bénévoles les plus actives. Elle t'a reparlé du panda, c'est ça ?

- Oui, elle m'a demandé si on l'avait retrouvé.

- Elle est terrible avec ça, dès que je suis arrivé au centre social, elle m'a reconnu et elle m'a demandé si on avait trouvé le Panda. Depuis, il faut que je lui donne des nouvelles dès que je la croise. Est-ce qu'il a bien mangé ? Est-ce qu'il fait des cauchemars ? Est-ce que la Chine ne lui manque pas trop ? Cette fille est une tornade de bonne humeur. Dès qu'elle a 17 ans, je l'embauche comme animatrice au jardin de loisirs.

- A ce propos, tu sais ce qu'on y faisait dans ton château peuplé de bambins, il y 40 ans ?

- Je ne sais pas, des colloques, des réunions ou quelque chose comme ça.

- Non, le propriétaire y élevait des volailles et fournissait les œufs et les poulets aux habitants de la ville. Plus tard, on y a même fait la messe !

- Tu en sais des choses, Bioman. Tu fais une enquête sur tous les grands propriétaires du secteur ?

- Pas vraiment mais c'est vrai que ça m'intéresse. Surtout ceux du 19^{ème} siècle.

- Pourquoi, ils avaient des techniques particulières pour engraisser les poulets ?

- Pas que je sache. Non, mais j'aime bien les histoires de vieux bourgeois un peu barges qui claquent toute leur fortune pour une belle inconnue, ou ceux qui font des voyages autour du monde, juste pour aller chercher une fleur que personne ne connaît dans les Indes... C'est quand même des destins marquants...

Delphine intervint pour clore la discussion :

- Mon petit Bioman, moi j'en ai vu des bizarres et des barges au guichet de la banque. Mais des comme toi, ça dépasse l'entendement.

2017

- Maman, ze peux courir dans l'herbe ?

- Oui, ma puce, cours dans l'herbe

Ravie, Louise lança une accélération au milieu du demi-hectare de prairie qui s'offrait à sa vue.

- J'adore quand elle dit « courri » au lieu de courir, c'est trop mignon.
- Houais, je suis d'accord, avant qu'ils achètent leurs téléphones portables et qu'ils sortent dans les bars, ils sont trop mignons !
- Oh, laisse-moi encore un peu le temps d'en profiter, je t'en prie. A quel âge ils font ça ?
- Vers 12 ou 13 ans pour les plus précoces...
- Mais c'est encore plus jeune que nous !
- Hééé oui, ma vieille !

Yann et Delphine profitaient d'une accalmie entre deux nuages pour faire quelques pas dehors. Delphine l'avait appelé dans la matinée car elle ne travaillait pas aujourd'hui. Au son de sa voix, il avait senti que cela lui ferait plaisir qu'il se rende disponible. Cela tombait bien, il avait une petite centaine d'heures à rattraper et il avait donc posé son après-midi pour écouter le vague à l'âme de son amie.

- Tu sais, il y a des fois, j'aurais envie de rentrer du boulot, de dire « ce soir, je suis crevée » et de me coucher direct.

- Et pourquoi tu ne le fais pas ?

Mais tu rigoles, c'est impossible ! On a un rythme d'enfer. Imagine : le matin tu te lèves, tu lances le café, tu t'habilles, puis tu vas réveiller la petite, tu l'habilles, tu l'aides à manger, tu l'aides à mettre son manteau. Après tu te dépêches pour la déposer à la crèche. Pour peu que tu fasses la conversation 5 minutes avec la puéricultrice, tu es bonne pour te presser pour aller au boulot. Mais de toute façon, tu ne peux pas te presser car cette satanée rocade est bouchée une fois sur deux. Après, c'est le boulot et là, c'est : « résultats », « objectifs » et « rapports d'activités hebdomadaires » pour mesurer tes « performances commerciales actualisées ».

- J'adorerais

- Oui, je pense ! Après, le soir, c'est reparti pour le manège infernal : crèche, manteau, repas, pyjama, pipi, les dents, l'histoire, maman encore une histoire, papa une histoire aussi et ainsi de suite jusqu'au lendemain où tu recommences et au surlendemain où c'est pareil et, tu sais, Arnaud participe autant que moi, il lave la petite, il fait la lessive mais on arrive à peine à tenir le rythme !

- Vous êtes fatigués.

- Oui. Sans parler du fric que ça coûte. Les jouets, les vêtements, les couches ! Tu sais ce que ça coûte les couches ?

- Bioman te dirais : « Vive les couches lavables ! »

- Ça, c'est bien un truc d'écolo-bobo sans enfant ! Tu crois que j'ai le temps de laver les couches après ma journée de boulot ?

- Il te faudrait peut-être des vacances ?

Louise était maintenant en contemplation devant un pied de tomate presque aussi grand qu'elle. Cet espace du parc Gramond avait été aménagé en jardin potager et en verger. Une entreprise d'insertion assurait l'entretien et l'arrosage avec des citernes de récupération d'eau de pluie situées à proximité. Des tomates jaunes, rouges et vertes côtoyaient ainsi de magnifiques concombres, au pied d'un figuier de toute beauté. En cette fin de mois d'août qui alternait soleil intense et pluies d'orage, les plantes donnaient leur maximum et offraient un tableau splendide aux visiteurs du parc. Le potager s'efforçait aussi de conserver les variétés locales et des petits panneaux de bois expliquaient les caractéristiques des différentes espèces.

- Oui, tu as raison. Il nous faut des vacances. Arnaud a vu des séjours au Maroc sur Internet pour février. Six-cent euros pour trois, ce n'est pas très cher mais c'est quand même presque cent euros de plus que l'an dernier. Ce fichu kérosène a encore augmenté.

- Bioman te dirait que c'est le prix de l'énergie qui était trop bas pendant des années et que le pic pétrolier est sûrement dépassé depuis plus de 10 ans.

- Oui, je sais et peut-être même qu'il aurait raison. Mais moi, j'ai envie de soleil. A quoi ça sert d'habiter dans le Sud Ouest s'il pleut tout le temps ? Et puis, il faut profiter, on est jeune, c'est maintenant qu'il faut s'éclater, non ?

Le soleil commençait à percer dans le ciel d'orage et quelques rayons éclairaient le parc. Louise déambulait toujours à quelques mètres de sa mère. Elle avait à présent trouvé refuge dans une grande sculpture de métal et de bois de 2 mètres de haut qui avait la forme d'un œuf. Une petite porte de bois blanc permettait d'y entrer. A l'intérieur, un tapis végétal entourait un grand canapé et un plafond de lierre recouvrait le sommet.

- C'est quoi, ce truc ?

- Ce sont des œuvres réalisées par un artiste local. Les enfants adorent. Quand tu les mets là-dedans, ils sont comme dans un cocon. Même moi, je viens parfois, quand il fait beau. Tu t'installes là-dedans avec une bonne musique sur les oreilles et tu as l'impression d'être dans un autre monde.

- Et ça a un nom ?

- Non, je ne crois pas mais les Eysinais appellent juste ça les « œufs ».

Effectivement, la sculpture avait beaucoup de succès auprès des enfants. Louise avait trouvé un compagnon de jeu et s'amusait à entrer et sortir de l'œuf avec lui en le tenant par la main pour lui en montrer le fonctionnement. Yann profita du sourire qu'il voyait sur le visage de Delphine pour tenter de changer de sujet :

- Tu as prévu quoi pour ce week-end ? Vous allez vous promener ?

- Tu parles, il faut que j'aille voir Charles.

- Ton grand-père ? Il habite toujours à côté de chez tes parents à Migron ?

- Non, malheureusement. Depuis que Mamie est partie, il ne pouvait vivre tout seul dans sa grande maison. Heureusement, il a eu une place à la résidence de personnes âgées du quartier. Ce n'est pas comme vivre chez lui mais il a pu garder des meubles, c'est déjà ça. Il y tenait tellement à son lit et à son armoire à photo !

- Je peux le comprendre. C'est bien que tu puisses aller le voir.

- Oui et puis tu le connais, c'est lui qui me remonte le moral. Toujours une histoire à raconter. Les récoltes, le marché, les fêtes de la Saint-Jean... C'est un musée vivant...

- Louise, ma puce, vient me donner la main, on va passer le pont.

Louise accourut et ils empruntèrent la nouvelle passerelle enherbée qui passait au dessus de la rocade et permettait de relier le bois Gramond au Domaine du Pinsan.

- Et mais, Pikach, je ne parle que de moi, là. Ma vie, mes cadences infernales, mes vacances, mon grand-père. Et, toi, dis-moi comment tu vas.

- Oh moi, ça va nickel. Je bosse pas mal en ce moment. On prépare l'inauguration du tram. Il y aura de la musique et des comédiens sur tout le parcours. On associe toutes les écoles et il y a une grande fête au nouveau groupe scolaire du bourg le soir. Les enfants ont aussi voulu inviter les petits vieux de la résidence d'à côté. C'est soirée « Tram and Dance ». Ça promet d'être chaud ! Voilà, je bosse pas mal mais ça va... Ça va bien.

- Bon, c'est bien, je suis contente pour toi.

La vérité était que les horaires de Yann étaient d'une amplitude très étendue. Il ne faisait pas une différence marquée entre sa vie personnelle et sa vie professionnelle. Son numéro de portable était certainement celui qui était le plus inscrit dans les répertoires des téléphones du quartier : Mélanie et ses histoires de voisinage, l'adjoint à l'urbanisme à qui il signalait les nids de poule, Claude, 40 ans, un peu à la dérive, qu'il avait mis en relation avec le service emploi de la ville...

On l'appelait à 8h du matin car la vitre d'un abribus avait été brisée pendant la nuit.

On l'appelait à 12h le vendredi alors qu'il avalait un sandwich car les tables qui devaient servir pour la journée portes-ouvertes du centre social étaient utilisées pour le loto du dimanche et déjà installées dans une autre salle.

On l'appelait à 17h30 alors qu'il avait enfin réussi à sortir à l'heure car Madame Fantin avait fait un malaise vagal au guichet de La Poste.

On l'appelait le samedi quand il était en retard au match de foot et qu'il avait déjà manqué une action mémorable.

On l'appelait le dimanche à 16h car Sarah devait envoyer son CV à Lidl le lundi matin. Armée de sa première année de CAP petite enfance et d'un stage de troisième réalisé à la boulangerie du quartier, cela faisait une heure cinquante trois - elle avait compté - qu'elle séchait face à sa feuille devant laquelle Karima, sa mère, la maintenait coûte que coûte. Sarah pensait qu'elle n'avait rien à écrire, ne voyait pas ce qui pourrait bien intéresser un recruteur dans sa courte existence. Et pourtant, elle gardait son petit frère Khalid depuis qu'elle avait dix ans, elle était une incondionnelle des DVD et avait accumulé une culture cinématographique impressionnante et elle accompagnait même les sorties des écoles. Ils y avaient passé du temps, le soleil s'était même couché mais le CV était écrit vers 20h. Après ça, Karima avait absolument voulu le garder pour le tajine et le thé à la menthe. Qui, pouvait, après ça, refuser le tajine et le thé de Karima ?

Mais comment raconter tout ça à sa copine Delphine ? Est-ce que ça pouvait vraiment se raconter ? Non, ça se vivait tout simplement. Et puis, c'était elle qui avait le blues aujourd'hui, c'était elle qu'il fallait reconforter.

- Au fait, Thomas m'a chargé de te passer le bonjour.

- Bioman, tu veux dire ?

- Je crois qu'il en a un peu marre qu'on l'appelle comme ça, en fait.

- Ok, ok, on lui en trouvera un autre, s'il insiste. Il est toujours dans ses archives ?

- Oui mais il m'a dit qu'il allait se lancer dans un travail de recherche sur les bâtiments du coin.

- Toujours à la recherche des vieux fous qui s'ennuyaient dans leurs châteaux ?

- Oui, je crois que c'est un peu la suite de ça. Et puis, sinon, il part en vacances en septembre.

- Encore un de ses voyages en vélo ?

VERSION PROVISOIRE
21 février 2011

- Non, cette fois-ci, il y va en train. Il va faire une sorte de stage dans une yourte pour apprendre à faire ses produits ménagers lui-même. Enfin, si j'ai bien compris...

- Et côté cœur ?

- R.A.S., je crois.

- Et toi ?

- Pareil.

- Et, les mecs, il faut vous secouer ! Avec qui je vais faire jouer Louise quand elle se sera grande ? Il lui faut des copains et des copines. Quand est-ce que vous nous présentez des nanas et que vous nous faites des petits joufflus ?

- Bon, on rentre ?

- Ok, je n'insiste pas...

2019

- C'est le compte-rendu de la dernière fois ?
- Qui veut de la tisane ?
- Moi, s'il te plaît. C'est toi qui as fait le gâteau ?
- Non, c'est celui de janvier.
- C'est une tarte figue-pomme-noix
- C'est délicieux, c'est quoi les trucs bizarres sur le dessus ?
- Qui c'est qui prend les notes aujourd'hui ?
- Qui n'a pas eu le compte-rendu ?
- Ce sont des graines de lin.
- Moi, je l'ai eu mais je veux bien de la tisane.
- Bon, tout le monde est installé ? On peut commencer ?

C'est Albert qui avait battu le rappel. Avec ses cheveux gris et ses sourcils broussailleux, il faisait un peu figure de vieux sage au milieu de l'assemblée hétéroclite qui s'était rassemblée dans le jardin.

- Bon, bonsoir à tous. Merci d'être là pour cette troisième assemblée générale. Si on peut, on va s'éviter le « rapport moral-rapport financier de quatre heures de long ». On va essayer de faire efficace. D'autant qu'on a quelques points chauds à l'ordre du jour, notamment le projet de coopé qui avance. Thomas a notamment des scoops à nous donner là-dessus. Bon, en tant que Président – démissionnaire, je vous le rappelle, avis aux amateurs – je passe la parole à Marie pour le bilan de l'année.

C'était la première fois que l'AMAP Pissenlits et Racines se réunissait chez Thomas. Chaque réunion se faisait dans les maisons des membres. « L'association de Maintien de l'Agriculture Paysanne », encore jeune, n'avait pas de local fixe. Thomas était un des fondateurs. Dès ses premières années de vie à Bordeaux et sa prise de conscience des enjeux écologiques, il s'était dit qu'il ne pouvait pas tenir les discours qu'il tenait et continuer à manger comme il le faisait avant. Il avait commencé par faire ses courses dans les supermarchés bio mais avait pris conscience que certains produits, même bio, faisaient quand même des milliers de kilomètres. Allemagne, Espagne, Pérou, les étiquettes vous faisaient voyager mais aussi vous interroger sur la cohérence de la démarche. Du coup, il n'y achetait plus que le strict nécessaire et avait cherché une solution plus locale pour les autres produits, et notamment pour ses fruits et légumes. Il avait alors été taper à la porte des associations existantes.

Le phénomène des AMAP était alors en plein boom. Quelques reportages télévisés aux heures de grandes écoutes avaient popularisé ces associations et les avaient fait sortir du micro-cercle militant pour un faire un vrai phénomène de société. Malheureusement, devant ce succès grandissant, la plupart des AMAP étaient pleines et plaçaient les gens intéressés sur des listes d'attente qui s'allongeaient de jour en jour. Pour sa part, il n'avait pas voulu attendre et avait commencé à lancer le sujet dans l'association de débats qu'il fréquentait. Après plusieurs réunions pour monter le projet et surtout de multiples visites sur le terrain pour rencontrer des producteurs, ils avaient commencé à distribuer quelques paniers. Les légumes venaient d'Eysines et les kiwis de Bruges. Pour les pommes, en revanche, ils n'avaient pas

trouvé plus proche que Marmande. Les producteurs bios n'étaient pas légion et les demandes étaient nombreuses.

Marie finissait son rapport financier en annonçant une augmentation du panier de 50 centimes. La nouvelle faisait quelques remous dans l'assistance mais le rapport fut voté à l'unanimité. Albert fit un rapport concis et efficace en dix minutes chrono. Après une année de présidence, il avait acquis une maîtrise de ce genre de réunion où l'autogestion était cruciale. Comme Marie et Thomas, il remettait son poste en jeu cette année, c'était la règle non écrite de l'association. Chaque année, de nouvelles personnes assumaient les rôles de président, secrétaire et trésorier. Les bénévoles étaient parfois difficiles à trouver mais cela permettait que la charge de l'organisation ne retombe pas toujours sur les mêmes.

C'était à présent au tour de Thomas de parler. Il rassembla les notes qu'il regroupait dans un dossier sur ses genoux et pris la parole :

- Bon, je vous fais un petit résumé des épisodes précédents pour ceux qui n'auraient pas suivi le projet depuis le début. On est quelques-uns à chercher une solution coopérative de logement qui puisse permettre d'expérimenter au quotidien des modes de vie alternatifs. L'idée est aussi de mutualiser certaines tâches, comme la cuisine, le potager mais aussi la lessive. Il pourrait y avoir aussi un atelier pour les bricoleurs, un bureau qui pourrait servir à des associations et plein d'autres choses. Et puis, bien sur, pour les décisions importantes, on partirait sur un fonctionnement participatif : un homme, une voix. En fait, c'est ouvert, il suffit de proposer ce qu'on souhaite mettre dedans. On a donc cherché des maisons à rénover dans les environs. On a le plan d'Albert à Talence mais la maison va sûrement être trop chère à rénover. Il y avait une proposition à Monségur mais, là, je crois que cela fait vraiment trop loin pour tout le monde. Si on vous fait un point aujourd'hui, c'est parce que j'ai une proposition de maison. C'est à Eysines, du côté du Derby, pour ceux qui connaissent. C'est une grande maison mais il y a pas mal de travaux à faire. Il y a sûrement de quoi loger 5 ou 6 personnes de façon permanente et ensuite, il y a un grand cellier qui peut s'aménager pour accueillir les copains de passage.

- Bon, si on vous en parle, c'est parce qu'il va falloir se décider vite ! intervint Albert.

- Oui, on a été la visiter hier avec Albert. Par rapport aux critères que l'on avait listés dans le projet, c'est vraiment idéal, il y a un grand jardin derrière et, en plus, le tram est à deux-cent mètres. Donc voilà, c'est un peu hors-sujet par rapport à l'AMAP mais comme la plupart des personnes qui étaient intéressées font partie de l'association, on peut en parler à la fin si vous voulez et essayer de se compter.

La réunion se terminait avec l'élection du nouveau bureau. Thomas n'était pas fâché de se débarrasser de son mandat qui lui avait pris beaucoup de son temps cette année. Avec ce projet de maison, s'il se concrétisait, il n'allait pas manquer d'occupation dans les années à venir. Albert vint alors vers lui et l'attira dans le salon :

- Bon, j'en ai parlé avec Eric et Samia. Ils sont vraiment intéressés. Avec toi et moi, on est au moins quatre. Je pense que pour commencer, ça peut être suffisant. Tu es toujours motivé ?

- Plus que jamais. Je crois que j'ai eu ma dose de la grande ville hyperactive. Et puis, le proprio nous a annoncé hier qu'il aimerait bien reprendre la colocation pour faire des studios, une fois qu'il sera à la retraite.

- Ce qui veut dire ?

- Que d'ici un an ou deux, il faut que je sois parti d'ici.

- Bon, eh bien, bienvenue dans l'aventure ! Je suis passé à la mairie d'Eysines cet après-midi. J'ai récupéré la charte architecturale et paysagère.

- C'est quoi ?

- Des conseils pour construire et rénover. Mais aussi plein d'informations sur l'habitat traditionnel du coin, les tuiles, les clôtures paysagères... Tout pour éviter la maison-pavillon-lotissement aux volets roses !

- Oh oui, s'il te plaît ! Je sais qu'il y a aussi un éco-quartier qui a été construit à Carès, au nord de la commune. Je vais demander à mon pote Yann - celui qui m'a indiqué la maison - qu'il me récupère des infos sur l'organisation du lieu. Ça peut donner des idées. Bon, bref, il va falloir que l'on étudie ça !

- On peut se caler une réunion dans la semaine, maintenant que nous sommes libérés de nos mandats respectifs. Mardi, ça te va ?

- Non, mardi, j'ai déjà rendez-vous avec une association de recherche historique de la Gironde.

- C'est pour le boulot, ça ?

- Oui et non. Tu sais qu'aux archives, je fais un travail de recherche. Là, je m'oriente vers les grands utopistes du 19^{ème} siècle. Mes préférés, ce sont les Fourieristes.

- Jamais entendu parler.

- C'était les disciples de Fourier. Lui, tu en as peut-être entendu parler. Sa grande idée, c'était le Phalanstère. C'est une sorte d'ensemble de bâtiments à usage communautaire. Dans son esprit, il fallait qu'il se forme par « la libre association et par l'accord affectueux de leurs membres ».

- Ah intéressant ! Tu travailles pour notre projet en fait ?

- Oui, du coup, c'est un peu en rapport. Je recherche des informations sur les personnes qui auraient pu être inspirées par ses thèses. C'est pour ça que je vois l'association mardi.

- Des vieux rats de bibliothèques ?

- Oui, des comme moi, mais avec quarante ans de plus !

- Arrête, j'ai peur.

2021

Yann s'engagea sur la rocade et plaça directement sa toute nouvelle voiture sur la troisième voie. Il s'attendait à la réaction de son ami, qu'il guettait du coin de l'œil :

- Tu sais que c'est une voie réservée.
- Oui, monsieur. Aux transports en commun et voitures hybrides.
- Et alors, tu la prends quand-même ?
- Oui, monsieur.

- ...

- Parce que la voiture dans laquelle tu as pris place, Monsieur, est une voiture propre. Moteur thermique ET moteur électrique, consommation moyenne de 3,8 litres au 100 km, émettant 89 grammes de CO₂ par kilomètres/km et offrant une puissance de 136 chevaux. Fort de ces caractéristiques, mon dernier achat se classe avantageusement parmi les voitures les moins polluantes du marché, Monsieur, et c'est pourquoi je prends cette file.

- Ok, ok, félicitations. Ceci dit, remplacer le pétrole par le nucléaire, je n'ai jamais pensé que c'était une solution si écologique que ça...

- Tu es vraiment un incurable pessimiste, Bioman ! Et les énergies renouvelables alors ?

- C'est 21 % de la consommation énergétique française... Le reste, c'est nos bonnes vieilles centrales, notre bon vieux pétrole et tutti quanti...

- Eh bien, ça progresse ! En 2010, on frisait difficilement les 12 %. Je suis vachement calé, on a fait une exposition là-dessus la semaine dernière dans les locaux de la Croix Rouge. J'ai même accompagné les enfants pour visiter les entreprises du Terrapôle de Balan, pour recueillir des informations.

- Le terra-quoi ?

- Le Terrapôle. C'est une zone d'activité. C'est juste en face du Pinsan.

- Si on m'avait dit que tu virerais écolo ! Tu t'es inscrit à l'AMAP du bourg ?

- Non, ça, par contre, je n'ai pas le temps. Je suis toujours abonné aux plats cuisinés de supermarchés et aux sandwiches vite fait entre midi et deux. Mais on en a quatre, maintenant, sur la commune, une dans chaque quartier. Il faudra peut-être que j'y passe un jour.

- Ça roule drôlement mieux la rocade, non ?

- Depuis qu'ils ont fait la troisième voie, c'est mieux, oui. Tu sais que les élus envisagent de couvrir en partie la rocade, aux abords des parcs d'Eysines ? Je te dépose à la gare, c'est ça ?

Les deux amis s'étaient rendus à un concert de musique Congolaise à Lormont. Thomas avait courageusement affronté la côte des quatre pavillons sur son éternel vélo et Yann l'avait rejoint en voiture. En sortant, Yann avait proposé de le déposer où il le souhaitait, en chargeant son vélo dans son grand coffre modulable. Yann sortit à Eysines et passa en vitesse récupérer son téléphone portable qu'il avait oublié chez lui. Vivre sans ce précieux instrument ne lui apparaissait pas vraiment envisageable. Un petit bip discret signalait d'ailleurs toutes les trente secondes qu'un nouveau message lui arrivait. Il reprit alors la rocade pour rejoindre la gare de Pessac. Un nouveau bip résonna dans l'habitacle.

- Une jeune fille éperdue qui veut de tes nouvelles ?

- Occupe-toi de tes affaires. Et raconte-moi plutôt comment ta charmante compagne – que tu daigneras peut-être me présenter un jour autrement qu'en photo – a eu raison du cœur du vieux célibataire endurci et acariâtre que tu étais.

- Ça, je ne l'ai pas encore bien compris moi-même. C'était l'an dernier au Cabaret des Sous-Bois.

- Un énième festival écolo-militant où on se lave avec de l'eau froide ?

- Oui, c'est un peu ça. C'est dans le Lot et Garonne, à 30 kilomètres d'Agen. Ça se passe chaque année début août. J'ai pris le train avec mon vélo jusqu'à Agen et après j'ai pédalé. C'est magnifique, tu circules au milieu des coteaux avec des tournesols partout. Le festival a lieu dans une ferme bio tenue par quatre potes agriculteurs un peu musiciens à leurs heures perdues. Tu poses ta tente dans un champ de blé moissonné, tu te laves effectivement avec de l'eau froide, tu bois de la bière bio et tu écoutes de la bonne musique, assis sur des bottes de paille. Tu as des représentations théâtrales en plein air, une salle de cinéma aménagée dans un hangar...

- Epargne-moi les détails, tu veux. Et dis-moi comment on passe de la musique à la belle Fanny et ses boucles blondes ?

- Elle était avec un groupe d'amis et moi aussi. A la fin de la deuxième soirée, mes amis ont sympathisé avec ses amis et sont partis dans un débat enflammé autour de l'éducation : école autogérée, école à la maison ou bonne vieille école républicaine ? Ou était la vérité ? Elle, elle voulait voir un concert que je ne voulais pas rater non plus. On s'est éclipsés discrètement quand mon pote Sam a commencé à leur faire un cours sur la pédagogie Montessori.

- Et ?

- Et le concert était très sympa.

- Et ?

- Et nous avons passé une belle nuit dehors, sous les étoiles, sans nous demander si les méthodes de Célestin Freinet permettaient ou non de donner assez de repères psychologiques aux adolescents...

Yann avait été surpris quand son ami lui avait annoncé sa rencontre avec Fanny. Il semblait complètement conquis et ne parlait que d'elle, lui qui n'avait jamais fait grand étalage de ses rencontres amoureuses. Elle était venue habiter très vite avec lui dans sa colocation bordelaise, même si tous deux savaient que le répit était temporaire, son propriétaire récupérant l'appartement en début d'année prochaine.

- Je suppose que la belle Fanny t'accompagne dans ta communauté hippie Eysinaise ?

- Hippie, tu y vas un peu fort. Albert est un ancien chef d'entreprise. Eric et Samia sont profs et Fanny vend des fringues. On a vu plus alternatifs comme habitants. Mais si la question est « Fanny vient aussi ? », la réponse est « oui ». La maison est largement assez grande. Albert garde 2 pièces dans l'annexe, une chambre et un bureau perso. Dans la maison, Eric, Samia et le bébé prennent les trois pièces en haut et nous les trois du bas. Le reste des pièces sera consacré à la vie collective : la cuisine, l'atelier, la salle de bains, la buanderie. Samia a proposé de fabriquer pour tout le monde de la lessive avec les cendres de la cheminée, il paraît que c'est assez facile à faire. Et puis, il y a le jardin, tu verrais ça, il est immense. On va pouvoir approvisionner tout le quartier en légumes.

- Vous prenez un trois pièces avec Fanny ?

- Oui, pourquoi ?

- Non, comme ça, pour savoir.

- ...

- Tu sais que Delphine et Arnaud ont eu un deuxième bébé ?

- Oui, j'ai reçu les photos avant-hier. Nathan, c'est ça ?

- C'est ça, 3 kilos soixante et des bananes, je crois.

- Comment elle va ?

- Ça va, elle continue à courir partout. Son dernier souci existentiel consistait à acheter des canisses assez hautes pour son balcon car elle en a marre que son voisin la regarde quand elle se fait les ongles en peignoir le matin. Je crois qu'elle n'est pas encore tout à fait prête pour la vie communautaire...

- C'est sûr, et avec son deuxième enfant, on n'a pas fini d'entendre parler de la corvée d'achat des couches et de son planning surchargé !

- Et le tien, de planning, il s'allège ?

- Oh, tu sais entre les travaux de la future maison et mes recherches, c'est encore bien chargé.

- Ne me dis pas que tu passes encore tes nuits avec des vieux barbus nés en 1850 ?

- Plus que jamais, mon pote ! Je suis sur la piste d'Armand Demarche.

- Jamais entendu parler. Il était riche, je suppose ?

- Très. Son père surtout, qui était négociant de vin aux Chartrons. Mais lui, il ne semblait pas s'intéresser beaucoup au négoce du Merlot noir...

- Et il s'intéressait à quoi ?

- La philosophie, les lettres, les voyages... Il a beaucoup arpenté les routes et les cafés du Médoc. Mais il a aussi parcouru la France et même le monde, ce n'était pas si courant pour un petit bourgeois à la vie déjà toute tracée par son père. Mais, ce qui me tracasse, c'est que l'on retrouve au final très peu de choses sur lui, comme s'il y avait un secret caché là-dessous.

- C'est un feuilleton, ton truc, il faut que tu arrêtes le jus de carotte, ça te monte à la tête !

- Peut-être bien, oui... Je t'assure, ça m'obsède, cette histoire, je suis sûr qu'il y a quelque chose d'apparemment invisible à découvrir.

- En parlant de carottes, tu vas prendre des cours ?

- Des cours de quoi ?

- De jardinage, je pense que cela vaudrait mieux. Je te rappelle que les carottes que tu as fait pousser à Bordeaux n'ont jamais dépassé les trois centimètres. Si tu veux nourrir tout le Derby, je crois qu'il va falloir perfectionner ta technique...

2022

Je sais bien que je suis vieille et un peu radoteuse mais je sais ce que je dis et je vois ce que je vois. Ça crevait les yeux depuis qu'elle était arrivée dans le quartier. Monsieur Bergean me l'avait présentée un matin où j'allais acheter le journal, comme tous les matins, à 7 heures et demi. Il m'avait dit comme ça : « Madame Fantin, je vous présente Emma, c'est elle qui me remplacera en mars. Vous verrez, elle très gentille. Elle arrive de Blanquefort ». Qu'elle arrive de Blanquefort ou d'ailleurs, ça ne n'importait pas plus que ça mais qu'elle soit gentille, oui, ça, c'est bien le minimum. C'est que Monsieur Bergean, cela faisait un moment qu'il tenait le bureau de tabac en bas de la résidence, 8 ans au moins, peut-être 10. Alors on s'habitue, on s'échange des nouvelles le matin. On se tient au courant des événements de la vie. Les nouveau-nés. Les morts. Les mariés.

Alors, Emma, elle était très jolie, d'accord, avec sa mèche brune qui lui couvrait presque tout le visage et ses pommettes toutes roses de jeune femme dans toute la force de sa beauté, mais effectivement ce qui m'intéressait plus, c'est qu'elle soit aimable. Et polie. C'est quand même la moindre des choses quand on fait du commerce. Mais ça crevait les yeux qu'elle allait plaire à tout le monde. Toujours un mot pour chacun. Et que je t'ouvre la porte pour sortir. Et que je prends des nouvelles du petit dernier. Et que je t'ai préparé ton journal sur le comptoir avant même que tu n'aies passé la porte.

Au bout d'un mois, tout le quartier ne parlait que d'elle. Elle connaissait tous les gamins. Les vieux l'adoraient. Et ceux qui avaient entre 10 et 70 ans était aussi conquis que les autres.

Le seul qui ne lui a pas parlé, c'est Super Mario. Ce n'est pas son vrai nom bien sûr, c'est moi qui l'appelle comme ça. On a toujours l'impression qu'il court partout tout le temps dans le quartier, comme les super-héros que mes petits fils adoraient quand ils étaient petits. Son vrai nom, c'est Yann, c'est le fils de Paule, cette pauvre Paule du troisième.

Et bien, croyez-moi ou non, ce grand échalas, avec ses cheveux tout frisés qui pointent sur la tête, dès qu'il l'a vu, il ne lui a pas dit un mot.

Si, allez, j'exagère.

Il lui en a dit trois.

Bonjour. Merci. Au revoir.

Je suis bien placée pour le savoir, une fois sur deux, on y entre ensemble, au bureau de tabac. Il n'habite plus au Grand Caillou depuis longtemps mais il continue à venir presque tous les matins acheter le journal ici. Mais avec Monsieur Bergean, ce n'était pas la même musique. Quand ils parlaient à parler du quartier, c'était parfois une demi-heure ou une heure que ça durait. Des fois, j'étais obligée de tousser discrètement pour que Monsieur Bergean se rappelle qu'il devait me servir.

Quelqu'un peut-il m'expliquer pourquoi ce grand dadais, depuis qu'il a poussé la porte ce matin de mars, n'a pas dit un mot à Emma ? Tous les garçons du quartier la draguent, lui font

des blagues en dessous de la ceinture. J'en ai même vu un qui lui a amené des fleurs un matin, sans raison, juste pour voir ses beaux yeux se refléter dedans, qu'il a dit. Elle, elle a souri et elle a dit une chose amusante, je ne me rappelle plus ce que c'était.

Et l'autre, Super Mario, avec ses cheveux tous tressés, presque rien.

Bonjour. Merci. Au revoir.

Après tout, il n'était pas obligé de lui parler, s'il n'avait pas envie. Pourquoi je me mêle de ça, moi ? Mais voilà, je sais ce que je dis et je vois ce que je vois. Et la petite, on voyait bien qu'elle n'était pas non plus pareille quand elle le voyait. Pas comme avec les autres. D'habitude, c'était les blagues, les gentils ragots, les bons mots et puis, quand un des clients devenait un peu trop insistant, elle le remettait à sa place avec un sourire. A côté de ça, jamais une erreur, jamais une pièce en trop ou en moins et tout bien rangé dans le tiroir et tout les bulletins de loto sur le comptoir et jamais un oubli. Alors, quand je l'ai vue faire avec lui, la petite, je me suis dit qu'il y avait anguille sous roche. Elle non plus, elle ne parlait presque plus.

Bonjour Yann. Le journal, comme d'habitude ? Au revoir.

Pas plus.

Et les mains moites quand elle me serrait la main après. Et puis, une semaine après, voilà qu'elle me rend la monnaie sur 20 € au lieu de 10. Je lui ai dit, bien sûr, je ne voulais pas les lui garder, ses sous mais quand même, ça m'a surpris venant d'elle.

Et puis, un matin, ça a commencé à m'intriguer. Je regardais à ma fenêtre et j'ai vu passer mon Yann, tout rasé de frais. J'ai regardé la pendule de la chambre. Il était sept heures quinze. Pas son heure, ça, sept heures quinze. Mais bon, je n'ai pas fait attention. Mais quand je suis descendue au bureau de tabac, un quart d'heure après, il y était encore. Et, vous me croirez ou pas...

Il lui parlait.

Il n'arrêtait pas de lui parler même. Il l'inondait de paroles comme s'il ne fallait surtout pas qu'un silence vienne interrompre son entreprise. Elle l'écoutait en tortillant le petit cahier rouge sur lequel elle notait ses commandes. Ses pommettes étaient de la même couleur que le cahier et elle hochait la tête de temps en temps pour acquiescer à ce qu'il lui racontait. Je crois qu'il aurait pu lui lire le bottin, elle aurait acquiescé quand même. Ça a encore duré dix minutes. Je ne sais même pas si, lui, il s'était aperçu que j'étais là. J'ai été obligée de faire la petite toux que je faisais du temps de Monsieur Bergean pour qu'elle s'aperçoive que j'étais là. « Oh, madame Fantin, excusez-moi, je suis distraite aujourd'hui. Le Sud Ouest, comme d'habitude ? ». Pas mal. Elle avait presque fait comme si de rien n'était et, lui, il était sorti très vite, en prétextant un travail urgent. Mais, en lui tendant, son journal, à lui, elle avait remonté la mèche brune qui pendait sur ses yeux. Quel homme peut résister à ça ? Hein ? En tout cas, lui, je pense que ça l'a achevé.

A partir de ce jour-là, les matins, c'était toujours le même cinéma. Quand j'arrivais, une fois sur deux, il était là à raconter ses histoires et elle à tortiller son carnet. Mais dès que j'arrivais, s'il m'avait vue, il s'enfuyait comme un voleur, alors que l'on parlait tant avant, de tout et de rien. Les jours où ils ne me voyaient même pas entrer dans le magasin, tous les deux, il fallait que je tousse. J'en avais mal à la gorge, à force.

Et puis, il y a eu l'autre jour.

Le même cinéma. Ils étaient là tous les deux à parler. Les histoires. Sa réunion du soir dans la salle d'à côté. Le cahier qu'elle tortillait. Ça commençait à 17h. Les pommettes écarlates. C'était prévu pour durer deux heures. La petite toux pour les arrêter. Elle a fait comme d'habitude, sauf qu'elle a fait semblant d'aller noter quelque chose sur un bout de papier. Le bout de papier, elle a noté dessus en vitesse « RV 19h ? ». Je n'ai pas regardé, ça ne me regarde pas d'ailleurs, moi, leurs histoires. Mais ça a reflété dans le petit miroir qu'elle a toujours sur le comptoir. Elle lui a donné son journal et dedans, elle a glissé le papier, discrètement bien sûr, avec ses petits doigts agiles, mais pas assez pour qu'il ne l'ait pas vu, lui.

A 19h15, le soir, elle commençait à regarder sa montre. Elle avait baissé le grand rideau de fer. Elle avait mis sa petite jupe noire qui lui allait si bien et des talons qui lui faisaient au moins gagner 10 centimètres. Après, elle a fait un petit tour autour du bâtiment en lançant des regards tout autour. La pendule de la chambre marquait déjà 19h41. A huit heures, j'ai regardé à nouveau par la fenêtre. Elle a sorti sa carte de bus de sa poche et elle est partie prendre son tram pour rentrer chez elle.

2024

- Papa, c'est qui ? demanda Nathan, intrigué par la figurine en plastique qu'il tenait dans ses mains.

- Ça, mon grand, c'est Bioman. Mais à part papa et maman, personne ici ne peut le connaître.

- Si, intervint Louise, moi j'en ai vu un épisode sur Télé 12 la semaine dernière. Moi, il m'a envoyé le rose. Il est beau, hein ?

C'était de dernier méfait de Thomas. Où avait-il pu trouver ces figurines de Bioman en 2024 ? La série avait du s'arrêter dans les années 90. C'était un mystère qu'il restât encore des brocanteurs pour vendre des figurines de Bioman en plastique de nos jours. Et apparemment, il avait trouvé les 5, de la même collection. Ils étaient tous arrivés séparément par la Poste. Delphine avait le vert, Louise le rose, Arnaud le jaune et Nathan le bleu. Yann avait appelé il y a une heure pour annoncer qu'il avait reçu le rouge. Delphine avait été particulièrement gâtée puisqu'elle avait aussi dans son paquet des jetons de loto. 6 petits numéros accompagnaient sa figurine : le 0, le 9, le 0, le 6 le 1 et le 1. Si elle décryptait toujours aussi bien le subtil humour de son ami, cela résonnait comme une invitation pour le 9 juin, à 11h. On était le 5 et on serait donc le 9 dimanche. Elle savait en outre que Thomas voulait enfin faire une crémaillère de sa nouvelle maison du Derby. Deux ans après son installation, il était temps, mais les travaux avaient été un peu plus longs que prévus.

Le dimanche, quand ils sonnèrent à la porte, c'est Fanny qui leur ouvrit et les invita à entrer. Elle tenait dans ses bras le petit Dyonis, qui manifestait pour l'heure beaucoup plus d'intérêt pour les boucles blondes de sa maman que pour les invités qui rentraient chez lui.

- Rentrez, c'est cool que vous soyez tous là ! Yann est déjà installé dans le jardin. Les autres sont sortis mais ils vont arriver.

Toute la petite famille s'engouffra dans le long couloir et déboucha sur la cuisine. Elle était immense, avec de beaux carreaux de faïences multicolores au-dessus des plans de travail. Les murs étaient enduits dans une matière qu'Arnaud n'avait jamais vue en vente dans un supermarché.

- C'est un mélange de chaux et de terre. C'est sympa, hein ? précisa Fanny.

Des odeurs alléchantes de tartes aux fruits s'échappaient du four mais Fanny les poussa jusqu'au jardin. Yann les attendait, installé dans une balancelle de fabrication artisanale, accroché à la branche d'un grand hêtre, qui s'élançait en plein milieu du jardin. Il leva son verre à l'arrivée de la famille :

- Hey ! Bob et la familia ! Bienvenue à la Bioman Party !

Pendant que les parents saluaient Yann, les enfants coururent dans le fond du jardin. Ils n'avaient pas attendu cette crémaillère tardive pour découvrir la maison de Thomas. La famille y avait déjà fait plusieurs visites et les enfants connaissaient bien le fond du jardin qui accueillait toute une partie dédiée aux jeux. Albert avait tenu toute sa vie une entreprise de menuiserie. Maintenant qu'il était à la retraite, il avait mis son savoir-faire dans la construction de jeux en bois. Il y avait une grande balançoire à deux places accrochée à une autre grosse branche du hêtre. Il avait aussi fabriqué un baby-foot, qui faisait la joie des petits comme des grands. Andy, le fils d'Eric et Samia était déjà installé sur la balançoire et quand il vit arriver Nathan, il se mit à

faire de petits sauts, à l'idée de l'après-midi de jeux qu'ils allaient passer ensemble. On voyait qu'il avait dû attendre ce moment depuis le début de la matinée.

Un coup de sonnette éveilla l'attention de tout le monde. Thomas arrivait sur son vélo aux formes peu conventionnelles. L'avant, qui reposait sur une petite roue très large, avait été soudé pour accueillir un grand habitacle avec des sièges. Il s'en servait d'habitude pour partir en promenade avec les deux garçons, le nez au vent à l'avant. Pour l'heure, la grande caisse accueillait trois cageots de légumes. Thomas pénétra dans le jardin par le petit portillon en rondins de hêtre situé à l'arrière, gara son imposante monture le long du garage et salua ses amis :

- Hello ! Je vous ramène enfin le déjeuner. J'ai cru que je n'en finirai pas. Il y avait un monde de fou car il y avait un nouveau producteur de miel qui faisait une présentation de ses produits au Plateau. Il veut travailler avec l'AMAP. J'en ai ramené quelques pots. Vous allez être les cobayes !

Peu après, Albert arriva, lui aussi en vélo. Le sien était nettement moins perfectionné et chaque tour de roue produisait le couinement caractéristique d'une paire de freins frottant sur une roue voilée. Cette arrivée musicale provoqua l'hilarité générale chez les enfants.

- Il faut absolument que je l'emmène à la réparation mais je n'ai pas encore trouvé le temps.

Thomas ayant prévenu qu'Eric et Samia les rejoindraient plus tard, les convives passèrent à table. Thomas et Fanny avaient préparé des galettes de brocolis. Les enfants, eux, avaient droit à des brochettes de fruits et légumes mélangés. Le repas était l'occasion de prendre des nouvelles de chacun. Cela faisait bien deux ans qu'ils ne s'étaient pas tous retrouvés rassemblés autour d'une table et ils avaient du retard à rattraper. Arnaud n'était pas dans une période très favorable. La compagnie d'assurance dans laquelle il travaillait réorganisait ses services et il risquait de perdre son emploi. Il commençait à envisager sérieusement une reconversion professionnelle.

De son côté, Yann avait mis à profit sa connaissance de la ville et de ses habitants pour développer un projet qui lui tenait à cœur. Il s'agissait d'un système de troc et d'échange de savoirs, inspiré des systèmes d'échanges locaux qu'il avait vu fonctionner dans d'autres villes. Il avait donc lancé l'année dernière des réunions d'informations dans tous les quartiers. Au départ, le public se demandait un peu de quoi il s'agissait, les personnes qui venaient sentaient bien qu'il y avait quelque chose à expérimenter collectivement mais ne voyaient pas vraiment ce qu'ils auraient eu à échanger. Yann sentait lui qu'il avait du mal à convaincre et à fournir des exemples concrets du système qu'il souhaitait lancer.

Il avait alors fait intervenir des personnes ayant lancé ce type d'initiatives ailleurs, notamment ce vieille copine Marie-Laure, qui travaillait toujours à la Maison de quartier de Mérignac et avait fait partie d'une association semblable à Pessac. La mayonnaise avait alors commencé à prendre. Cela avait commencé par des baby-sittings que des étudiants échangeaient contre des covoiturages avec des salariés allant travailler à Bordeaux ou Talence. Puis, Daniel, un jardinier amateur en retraite avait proposé de donner des courgettes, dont il était submergé. Ses enfants ne revenaient pas si souvent à Eysines et il était débordé de légumes dans son grand jardin. Il fallait juste venir les chercher. Au cours d'une visite dans son jardin, à La Forêt, les familles qui

étaient venues récupérer des légumes l'avaient assailli de questions sur les plantations, les modes de culture, les légumes oubliés qu'il cultivait, etc. Daniel était en général plutôt taiseux mais, sur ce sujet-là, il était intarissable. Les visites s'intensifièrent donc, se transformant en cours informels de jardinage. A chaque fois, l'atelier se terminait par une balade dans le quartier que Daniel connaissait sur le bout des doigts et c'était aussi l'occasion pour les habitants de Migron ou du Vigean de découvrir des lieux proches mais qu'ils n'avaient pas l'habitude d'arpenter. Il y quelques jours, Daniel avait été invité en retour à un repas de quartier en musique organisé par les habitants dans la salle du Vigean. La soirée s'était terminée fort tard et Yann, qui n'en avait pas manqué une miette, accusait encore en dessous des yeux la fatigue de cette longue nuit de fête.

Pour ajouter à cela, il avait participé à la création d'un centre de ressource dédié à la vie associative et citoyenne, installé dans le jardin des loisirs. Le lieu accueillait les réunions de rencontres des AMAP, un système de prêt de vélo et développait en ce moment un projet pour créer des « outilhèques » dans tous les quartiers. Il s'agissait de lieux où chacun pouvait venir emprunter une tondeuse, une perceuse ou une décolleuse à papier peint. Cela faisait faire des économies substantielles, en évitant à chacun d'acheter son propre matériel. Et pour finir, il préparait les journées du patrimoine de septembre, qui proposeraient une balade de nuit à la lampe torche à la découverte de la zone maraîchère et de quelques châteaux des environs, qui ouvraient exceptionnellement leurs portes. Bref, il n'avait pas une minute à lui.

On attaquait à présent les desserts. Des tartes aux pommes et aux poires. Il faisait peu de doute que les fruits provenaient des arbres fruitiers plantés à côté du potager. Soudain, Andy se mit à s'agiter sur sa chaise. Eric et Samia venaient de garer leur vélo au fond du jardin. Ils roulaient sur un magnifique tandem qu'ils avaient entièrement repeint en mauve puis orné de dessins peints sur le métal. On voyait même à certains motifs qu'Andy et Dyonis avaient dû participer à l'opération. Malgré son look inimitable, le tandem semblait souffrir du même mal que celui d'Albert. Il émettait un couinement insupportable à chaque tour de roue.

- Je crois que vous allez pouvoir faire un convoi chez le réparateur ! souligna Arnaud.

- Oui, il faudrait, souffla Samia, mais j'ai vraiment la flemme d'y aller. En plus, ses pièces sont un peu chères... Thomas apportait le café et les tisanes, il servit tout le monde et tapa avec sa cuiller contre son verre en se levant :

- Puisque nous sommes tous réunis, j'ai deux nouvelles à vous annoncer.

- La première, c'est que je peux officiellement dire que cette maison est finie !

Un tonnerre d'applaudissements vient saluer cette annonce. Albert apporta une petite précision :

- Il reste quand même à faire le sol en pierre du couloir, les peintures de la salle de bain et l'aménagement réel du bureau partagé mais c'est un détail...

- Oui, d'accord, la maison est PRESQUE finie. Mais ça nous fera une occasion de vous inviter à nouveau dans quelques mois. A présent, la deuxième nouvelle. C'est plutôt une découverte. Cela concerne Armand Demarche.

- Ton vieux bourgeois vendeur de vin ?

- Exact.

- Tu l'as rencontré ?

- Non, malheureusement, il est mort en 1945. Je suis né un peu trop tard.

- Alors ?
- Alors, il faut que je vous raconte un peu son histoire d'abord.
- Moi, mon chéri, je vais chercher des jeux pour les enfants.

Fanny s'éclipsa. On sentait au ton de sa voix qu'elle avait déjà dû entendre raconter l'histoire d'Armand Demarche un certain nombre de fois.

- Armand Demarche est donc le fils de Léon Demarche, négociant en vins à Bordeaux. Léon fait des affaires dans toute la France et même au-delà. Il amasse une fortune colossale mais il meurt jeune, à 46 ans, en 1884. Le jeune Armand a 19 ans. Il a étudié les lettres classiques, le latin mais surtout le commerce. Il est prédestiné pour faire une belle carrière dans le négoce du Merlot noir, spécialité de la famille Demarche. Malheureusement pour l'économie vini-viticole mais heureusement pour notre histoire, Armand ne s'intéresse pas au vin.

- Il s'intéresse à quoi, aux filles ? demanda Delphine.

- Un peu oui, il ne semble pas le dernier pour les fins de soirées arrosées dans les bars du Médoc. Il y côtoie les ouvriers agricoles, les artisans, il se dévergonde un peu. Mais surtout, il aime les lettres, l'histoire et surtout la philosophie.

- Platon, Socrate, tout ça ?

- Il doit sûrement les connaître sur le bout des doigts mais, lui, ce qui l'intéresse, c'est le courant utopiste. Il étudie beaucoup ces thèses et il se désigne un modèle : Charles Fourier, qui a vécu au siècle précédent. C'est un philosophe formidable. Avec lui, il n'y a plus d'écart entre nos désirs et notre capacité à les satisfaire. Pour mettre en pratique ses idées, Fourier rêve d'une communauté qui garantirait un service minimum, mettrait en place un système éducatif favorisant les talents et permettant à chacun de travailler selon ses passions.

- La vie idéale, en fait ? demanda Arnaud

- Un peu. Il essaye toute sa vie de constituer une communauté de disciples mais sans grand succès. Quand Fourier meurt en 1837, la société idéale n'est toujours pas sur pied. Mais ses idées intéressent toujours. 10 ans après sa mort, il n'a jamais été aussi célèbre dans le monde et, en 1846, il existe vingt-cinq communautés fouriéristes aux Etats-Unis. Une communauté agricole de 300 colons est même créée en 1855 à côté de Dallas. L'idée est de mettre en pratique le partage des fruits du travail.

- Quel rapport avec Armand Demarche et son Merlot noir ?

- J'y arrive. On est en mars 1884, Armand vient de perdre son père, Sa mère est morte quelques années plus tôt. Depuis deux ans, il est déjà plus ou moins le responsable des ventes de l'entreprise familiale. Mais Armand n'a aucune envie de suivre le chemin tout tracé pour lui. En quelques semaines, il réorganise l'entreprise et confie la gérance à un comptable ami de la famille. Le 5 avril, il embarque sur un bateau, direction les Etats-Unis.

- Et là, il devient un hippie baba-cool avec des grosses lunettes qui chante du John Lennon toute la journée ?

- Pas vraiment non, il se rend à Dallas, bien-sûr. Mais sur place, il ne reste presque plus rien de la « Réunion », la communauté fouriériste. Parmi les colons, très peu avaient une connaissance agricole. On comptait surtout des fonctionnaires, des instituteurs à la retraite et des employés amoureux du jardinage. On y comptait très peu de paysans, d'artisans ou d'ouvriers qualifiés. L'été 1855 a été horriblement chaud, l'hiver 1855 glacial, et l'été 1886 à nouveau torride et désespérément sec. Rien n'a poussé, des discordes ont éclaté. Il apprend sur place que dès 1860, environ la moitié des colons était déjà rentrée en Europe. Il est extrêmement déçu mais les colons qui restent lui parlent de « Monsieur Godin » et de sa

fabrique de poêle dans l'Aisne, en France, qui semble être une traduction, réussie celle-là, des idées de Fourier.

- Ah oui, les poêles Godin ! intervint Delphine. Mon grand-père en a un dans sa chambre. Ça pèse une tonne, ces machins-là à transporter.

- Peut-être, mais à l'époque, c'est le fleuron industriel français et surtout une des expérimentations la plus géniale que je connaisse.

- Bioman, combien de temps as-tu passé dans tes vieux papiers pour savoir tout ça ?

- Des heures et des heures, répondit Fanny, qui était revenue à table. Mais comme il surveille Dyonis en même temps, je ne dis rien ! Moi, pendant ce temps-là, je fais du vélo. Il doit bien y avoir 30 kilomètres de pistes cyclables dans cette ville et je crois que je les connais presque toutes par cœur !

- Et la grande nouvelle, c'est quoi ? s'impatienta Delphine.

- Encore quelques minutes, j'y arrive. Armand reprend donc le bateau dans l'autre sens et se rend à Guise, dans l'Aisne pour découvrir le « Familistère » créé par Godin. Et là, c'est sûrement pour lui une révélation...

- Une révélation, maintenant, c'est carrément mystique, ton truc !

- C'est qu'il ne vous pas encore décrit le Familistère, dit Fanny. Moi, il me l'a déjà raconté plein de fois et c'est vrai que cela devait être quelque chose...

Thomas reprit la parole, en imitant le ton des historiens qui officiaient sur les chaînes de télévision.

- Imaginez : Guise, 1884. L'affaire de Jean-Baptiste André Godin est florissante. 1200 ouvriers, 200 appareils de chauffage et de cuisines produits à la semaine, quatre millions de francs de chiffre d'affaires annuel... En quarante ans, ce fils d'un modeste artisan serrurier a construit un établissement industriel qui domine le marché des produits domestiques en fonte. Godin a été un des principaux actionnaires de la communauté du Texas, dans laquelle il avait investi 100 000 francs. A Guise, il a donc réalisé l'œuvre de sa vie : le Familistère. Un château pour les ouvriers. Un palais social en brique qui abrite 500 familles. Godin y a mis le confort bourgeois à disposition de la classe ouvrière. Il y a adjoint un théâtre, des écoles, des magasins coopératifs, une buanderie-piscine, un pouponat, un kiosque à musique, des jardins. Il y organise une fête de l'enfance et une fête du travail. Il y donne des conférences, y habite personnellement et a ses bureaux sur place. Armand Demarche est conquis, il passe de longues heures avec Godin, qui est déjà vieux. Un mois plus tard, il rentre à Bordeaux. A partir de là, son parcours est beaucoup plus difficile à reconstituer, c'est comme si tout le reste de sa vie était entouré de secrets. Les lettres sont plus rares, les dates sont approximatives, c'est un vrai casse-tête, la seule chose que je sais, c'est qu'il vend l'affaire familiale de négoce à prix d'or et qu'il achète un château entouré de 30 hectares de vignes...

Tous les membres de la tablée étaient suspendus aux lèvres de Thomas. Au départ, ils avaient écouté d'une oreille distraite son récit. Ils étaient habitués aux mini-cours d'histoire qu'il leur dispensait régulièrement. Mais, là, tous s'étaient fait embarquer dans son histoire de colons américains et de palais merveilleux. Ils avaient traversé un siècle et demi d'histoire en quelques secondes et s'imaginaient vivant dans des temps anciens. Delphine brisa le silence qui s'était installé :

- Et il était où ce château ? demande Delphine

- Dans ta rue, ma belle !

- Quoi ? Armand Demarche a vécu à Eysines ?

- Oui, c'est ma grande découverte et ma grande nouvelle. Cela fait presque un an que je cherche où se trouve ce fichu château dont Demarche parle dans ses lettres. Le week-end dernier, je me suis mis à éplucher, sans vraiment y croire, des actes de vente de 1889, qui j'avais photocopiés aux archives. Et, là je tombe sur la cession du château Gassilon au sieur Demarche le 8 février de l'année 1889. Le lendemain, je vous envoyais mes petits « Biomen » par la Poste pour vous annoncer ça.

- Je suppose qu'il n'existe plus ton château mystère ?

- Mais si. Il est au bord de l'avenue du Médoc depuis 1851, à moins de 500 mètres de ta belle résidence. Mais il est entouré par des murs de 4 mètres de haut et rigoureusement fermé au public. La fille d'Armand Demarche l'a vendu en 1947, deux ans après la mort de son père et il a passé depuis entre plusieurs mains. De nos jours, les propriétaires y sont trop bien installés pour avoir envie d'accueillir un curieux comme moi dans leur salon.

Un nouveau silence conclut cette intervention. C'est Yann qui prit la parole le premier, d'un air perplexe :

- Il y a un détail qui ne colle pas dans ton histoire à dormir debout, mon petit Bioman. Eysines, c'est la ville de la pomme de terre. OK, on a une fête de la patate, un rond-point de la pomme de terre, un musée du maraîchage, des parcours de découverte sur les salades dans la zone maraîchère, des sculptures qui représentent des outils géants sur les bas-côtés de la voie de déviation, une confrérie de la pomme de terre... Nos maraîchers fournissent les écoles et les maisons de retraite de la ville en oignons et en betteraves, ça, OK. Mais où vois-tu des vigneron à Eysines ? Je crois avoir vu quelques vignes en montant sur le Médoc mais ses 30 hectares, ton Armand avec qui tu passes tes soirées, je ne pense pas qu'il les ait achetés à Eysines.

- Erreur, Pikach. Erreur. Tu es un peu trop influencé par ce que tu vois aujourd'hui mais la ville a beaucoup évolué depuis le 19^{ème} siècle, tu sais. Les responsables de ces bouleversements se nomment Oïdium et Phylloxera.

- Drôles de noms mais, après tout, il y en a bien qui appellent leur fils Dyonis...

- Dyonis, cela vient de Dyonisos et c'est une des plus beaux prénoms que je connaisse. Quand à toi, inculte cloporte, sache qu'en 1860, la commune comptait encore 400 hectares de vignes, malgré la crise de l'oïdium en 1852. En 69, c'est le phylloxera, un autre champignon, qui vient s'attaquer aux racines des pieds de vigne. En 1907, il n'y a déjà plus que 225 hectares de vignes. Dans le même temps, la superficie des jardins ne cesse d'augmenter. La concurrence des vins du Languedoc fait le reste et c'est comme ça que l'on passe d'une commune viticole à une ville maraîchère. Fin de l'histoire.

- Je ne sais pas pourquoi mais j'ai une idée de votre prochain lieu de vacances, glissa Delphine.

- Bien joué, Sherlock, répondit Fanny. Il m'a vendu un périple en vélo dans le Nord-Est. Il paraît que les paysages sont magnifiques et les ciels gris inimitables. Et, comble du hasard, la route qu'il a prévue passe par Guise...

- Le Familistère a été rénové en 2013, compléta Thomas. Et il paraît qu'ils ont une bibliothèque immense avec une partie de la correspondance de Godin avec ses différents amis. Si, là-dedans, je ne trouve pas une lettre de Demarche, je suis maudit ! Ce qui me mine, c'est de ne pas pouvoir rentrer dans ce château alors que j'habite à quelques mètres...

Les cafés étaient bus depuis longtemps et tout le monde semblait absorbé dans ses rêveries, qui flottaient quelque part entre des grappes de raisins et des châteaux merveilleux. Yann esquissa un petit sourire où pointait un soupçon d'ironie :

- Je ne suis peut-être pas le meilleur spécialiste de l'histoire locale mais ton château hanté, on le visite le 22 septembre prochain pour les Journées du Patrimoine. Le propriétaire nous ouvre les portes pour la soirée. Je crois qu'il reste encore quelques places pour la visite...

2025

- Je ne comprends toujours pas la différence entre Easylogy et Wintext...
- Mais, c'est ce que je vous expliquais la semaine dernière.
- Easylogy, c'est ce qui permet de faire tourner l'ordinateur, c'est ça ?
- Oui, un peu, c'est le système d'exploitation.
- Et Wintext, alors, ce n'est pas la même chose ?
- Non, Wintext, c'est le logiciel, c'est avec ça que vous avez tapé votre lettre.
- Tout ça, pour écrire au centre des impôts !
- Oui, mais avouez que la lettre a plus d'allure que celle que vous aviez faite à la main, non ?
- Oui, c'est vrai. J'espère qu'ils ne la perdront pas celle-là et qu'ils noteront ma nouvelle adresse une fois pour de bon. Cela fait 2 fois que je me déplace...

Une vingtaine de personnes étaient installées dans la grande salle aux portes vitrées et l'espace ressemblait un peu à un centre de la NASA dans lequel des ingénieurs auraient été afférés à envoyer la dernière fusée ultra-technologique en direction d'une étoile lointaine. On y parlait réseau, cartes mères, périphériques à mémoire différée et messagerie dématérialisée. Un seul détail détonnait, c'est qu'une moitié des ingénieurs étaient manifestement un peu précoces et l'autre moitié en retraite depuis bien des années.

En réalité, ce lundi après-midi du mois de février accueillait simplement l'atelier informatique organisé pour les personnes âgées du quartier. Une petite dizaine de bénévoles, étudiants ou jeunes salariés pour la plupart, venait aider les apprentis informaticiens en retraite à écrire leurs lettres administratives, envoyer un mail à leurs petits-enfants ou remplir en ligne leurs dossiers pour les services sociaux. La salle était placée stratégiquement, à 50 mètres de la résidence de personnes âgées de Migron et de la résidence médicalisée du Bois Gramond et l'atelier connaissait un succès qui ne se démentait pas depuis son lancement. A quelques mètres des autres, quelques anciens étaient aussi assemblés dans des fauteuils, autour de tables basses, feuilletant des magazines ou jouant aux cartes.

Delphine s'approcha en douceur du fauteuil de Charles et lui fit une bise sur la peau usée de sa joue :

- Bonjour, papi, excuse-moi, je suis un peu en retard. Un client à débarqué à 18h01, juste quand je m'apprêtais à fermer le guichet, et il avait trois comptes à ouvrir en urgence. Je ne pouvais pas laisser passer ça mais cela m'a retardée d'une demi-heure.
- Oh, tu sais, moi, j'ai tout mon temps. Et comme dirait l'autre, tout vient à point à qui sait attendre. Tu veux un café ?
- Oui, merci. Tu ne fais pas d'ordinateur aujourd'hui ?
- Non, je suis un peu fatigué. Et puis, ma petite Alice ne vient qu'un lundi sur deux, alors...
- Ah, celle-ci, je vais finir par en être jalouse. Qu'est-ce qu'elle t'apprend encore, ton étudiante en économie ? Cela fait deux ans que vous faites tandem tous les deux.
- C'est vrai qu'on s'entend bien. Je prépare une carte électronique pour l'anniversaire de Nathan. Il y a des chevaliers qui attaquent un château et à la fin, ils tendent une banderole « Joyeux anniversaire » sur le donjon. Je pense que ça lui plaira mais je n'ai pas encore fini...
- Il te reste encore trois mois, ça devrait aller. Qu'est-ce que tu lis ?
- Oh, des vieilleries, c'est une lettre de Simon, qu'il m'avait envoyé quand il était au service militaire.

21 Mars 2011

- Ton ami d'enfance ?

- Oui, je t'en ai déjà parlé ? Ils l'avaient envoyé dans le Cher, dans une petite caserne vers Saint-Amand-Montrond. Ils lui faisaient nettoyer les toilettes et éplucher les légumes toute la journée, là-bas. Je crois qu'il s'ennuyait ferme. Alors, il m'écrivait. Il n'avait habité à Eysines que quelques années. Après, la famille était partie vivre à Bègles mais on se voyait toujours pendant nos années de collège. Ce n'est qu'après qu'ils ont à nouveau déménagé vers Limoges. Mais on s'écrivait toujours.

- Et tu l'as revu depuis ?

- Peut-être une dizaine de fois. Mais on n'a jamais arrêté de s'écrire. Une carte à la nouvelle année. Une carte quand on allait en vacances quelque part...

- Il est toujours vivant ?

- Peut-être, mais cela fait bien quinze ans que je n'ai plus reçu de lettres.

- Il s'appelait comment ?

- Simon Burenne.

Simon Burenne. Elle essaierait de le retenir pour le noter dans ses cahiers. Elle ne se rappelait plus vraiment en quelle année elle avait commencé ses cahiers. Un ou deux ans après qu'il soit rentré à la résidence de personnes âgées, sûrement. C'est à ce moment-là qu'elle avait pris conscience que tout ce que lui racontait son grand-père était une page d'histoire vivante et aussi une part de sa vie et de ses racines à elle. Elle y notait tout ce que son grand-père lui racontait, détails après détails. La vie dans les champs. Le carnaval. La fanfare. La cantinière et le sergent-major. Toute une époque. Ce n'est pas la première fois qu'il lui parlait de Simon mais elle ne croyait pas avoir déjà noté son nom sur ses cahiers. Elle essaierait de le retenir. Simon Burenne. Charles perdait un peu la tête mais il avait encore une mémoire incroyable. A 85 ans, ce n'était pas anormal de fatiguer un peu. L'atelier du lundi lui permettait de garder pied avec la réalité et il avait tissé avec Alice un lien qui dépassait largement la réalisation d'une carte électronique pour son petit-fils.

2026

15h45. Arnaud installait les chaises sur la terrasse. Aux beaux jours, les premiers clients arrivaient vers 16 heures. Puis, les arrivées s'étagaient jusqu'à 18 heures. Les chaises et les tables en métal étaient bleu ciel. C'est Delphine qui avait choisi les couleurs et on ne lui en faisait que des compliments. Arnaud souriait aux premiers rayons du mois d'avril. Les deux dernières années qui avaient passé avaient été pour lui des années de remise en question profonde. Sa société d'assurance avait « redéployé » ses services à la fin de l'année 2024. Et, le « redéploiement » s'était traduit pour lui par un licenciement pur et simple et une prime de départ, après 15 ans de bons et loyaux services. Il avait alors senti qu'il était temps pour lui de passer à autre chose. De changer de travail, sûrement. De changer de mode de vie peut-être aussi. Il ne voulait plus de ces journées dont la réussite se mesurait au nombre d'euros gagnés. Il voulait aussi faire croître ses rapports humains, pas seulement son compte en banque.

Il avait toujours été cyclotouriste. Le dimanche, pour se vider la tête après des semaines bien chargées, il partait très tôt sur les routes du Médoc ou de l'Entre-deux-mers et parcourait facilement 120 kilomètres dans la journée. La réparation de vélo n'avait donc pas de secret pour lui. Un jour, à force de voir des vélos en mauvais état passer sous ses fenêtres, il s'était dit qu'il y avait sans doute quelque chose à monter dans ce domaine. « Les p'tits vélos dans les têtes » étaient nés en 2025. Avec sa prime de licenciement, les économies qu'il avait amassées depuis quinze ans et une aide de la ville, il avait racheté un local dans la zone d'activité de Cantinole, l'avait rénové avec l'aide de ses amis et avait ouvert cet atelier de réparation de cycles.

Le principe était simple. Les clients payaient une adhésion à l'année puis ils venaient réparer leurs vélos eux-mêmes, mais avec son aide. Arnaud leur fournissait des pièces d'occasion et animait régulièrement des sessions de formations collectives. L'entreprise avait connu dès le début un franc succès et il avait adjoint à cette activité principale une partie consacrée à la création de vélos spéciaux. Il avait pour cela recruté un salarié, qui faisait du sur-mesure en fonction des envies des clients. Il partait de vieux vélos donnés pour inutilisables, il les réparait entièrement et leur ajoutait les accessoires demandés : remorques intégrées à l'avant ou à l'arrière, siège bébé, roue supplémentaire pour plus de stabilité, etc.

L'atelier n'était pas très grand mais il suffisait pour les deux activités. Un client lui avait un jour fait remarquer sur le ton de la plaisanterie que la pièce manquait de tables et de chaises pour boire un verre. Il n'y avait pas prêté grande attention sur le moment mais l'idée d'installer une terrasse avait germé dans son esprit. Depuis une dizaine d'années, un grand nombre d'entreprises avait adopté un système d'horaires décalés. Les salariés commençaient leur journée vers 7h, mangeait en vitesse à midi puis finissaient le travail à 16h. Les collectivités locales avaient accompagné le mouvement en adaptant les horaires des crèches et des garderies périscolaires. Cela ne concernait pas encore une majorité d'entreprises mais la tendance était bien là. Ses premiers clients arrivaient donc vers 16h, buvaient un verre avec leurs collègues puis filaient pratiquer des activités sportives sur le Domaine du Pinsan tout proche ou rentraient chez eux profiter de leurs familles.

Arnaud avait trouvé dans cette activité une source d'épaississement personnel bien supérieure à son travail précédent. Il avait beaucoup travaillé pour rénover l'atelier et il commençait juste à souffler et à vraiment profiter de ses échanges avec le public qu'il accueillait. Cependant, il avait déjà une nouvelle idée pour développer son affaire. Avec le vieillissement de la population, la dépendance des personnes âgées était devenue une question de société centrale à résoudre. Eysines, comme les autres villes, comptait un nombre important de personnes âgées qui souhaitaient rester à leur domicile mais n'avaient plus les forces d'assumer seules toutes les tâches ménagères que cela supposait. Arnaud envisageait donc de créer un service de vélo-taxi leur permettant de se rendre sur le marché de Migron ou chez les commerçants de la commune. De plus, il avait vu récemment à la télévision un service de livraison en vélo aux personnes âgées et il avait été tenté par l'idée. Le coursier livrait ainsi les courses de base, les médicaments, rapportait des timbres de La Poste et en profitait pour prendre des nouvelles au passage. Il voyait dans ses activités l'occasion de conjuguer le développement de son entreprise et son intérêt pour les autres.

Parmi les cyclistes qui garaient leurs vélos devant sa terrasse, il reconnut Thomas. Il s'installa avec lui à la première table.

- Tu arrives de Bordeaux ?

- Non, je ne travaillais pas cet après-midi et j'en ai profité pour classer quelques papiers.

- Du genre acte notarié de 1880 ou télégramme d'un autre siècle ?

- Oui, dans ce genre-là. Je tourne, je tourne mais je n'avance pas

- C'est si important que ça pour toi ?

- Mais oui, tu ne rends pas compte mais ce type a peut-être fait fonctionner à deux kilomètres de l'endroit où nous parlons un lieu d'expérimentation sociale qui avait 150 ans d'avance sur son temps...

- Il a fait ça dans son château d'Eysines ?

- Oui, sûrement. Je ne vois pas où il l'aurait fait d'autre... Et pourtant, plus je cherche, plus j'ai l'impression de tourner en rond. A Guise, j'ai lu des dizaines de lettres qu'il a échangées avec Godin. Il l'admirait, c'est clair, le familistère lui avait fait une très forte impression...

- Il y avait de quoi, ça avait l'air assez paradisiaque !

- Oui bien sûr c'était unique pour l'époque. Et en même temps, on voit dans les lettres d'Armand qu'il avait perçu les limites de l'entreprise. Le gigantisme de l'édifice a été une des causes de la faillite du Familistère en 1968. Le bâtiment était devenu impossible à entretenir. Armand voulait mener son expérience personnelle, à taille humaine, il n'avait pas les prétentions de Godin...

- Tu en parles comme si tu le connaissais...

- Je te jure que je commence à bien le connaître, même s'il est né 125 ans plus tôt que moi.

- Et le château, tu l'as visité ?

- Oui, plusieurs fois, maintenant. J'ai sympathisé un peu avec le propriétaire. Il possède plusieurs restaurants et quelques boîtes de nuit dans le secteur. Il a acheté le château en 2009 et il n'a jamais entendu parler d'Armand Demarche. Cependant, il a été très courtois. Il m'a fait faire le tour du propriétaire. Il a gardé quelques meubles d'époque, qui se sont transmis au fil des générations. Il a même une armoire et une table de nuit qui portent les initiales « A.D. » à l'intérieur. Et voilà tout. C'est un château comme il en existe des centaines dans le secteur. Même pas une originalité architecturale pour le distinguer. J'ai fait le tour du parc, il m'a montré

la grange, le chai, il y a quelques bouteilles qui ont plus d'un siècle... Mais pas un indice à se mettre sous la dent. Il n'a pas un seul papier de l'époque, pas de trésor sous les oreillers ou de passage souterrain, pas de porte qui dissimule des antichambres mystérieuses... Je crois que l'on ne voit ça que dans les mauvais romans d'aventure... Et pourtant Armand a créé quelque chose de spécial ici, c'est sûr. Il en parle à mots couverts dans les lettres qu'il envoie à ses amis. Mais on comprend qu'il a peur, qu'il ne veut pas trop laisser de traces écrites. La société de l'époque n'était peut-être pas prête pour son esprit visionnaire...

- Je ne sais pas quoi te dire, mon vieux. Nous aussi, on a tous marché dans ton histoire de bienfaiteur de l'humanité, on s'est laissé embarquer. On voulait y croire à ta société idéale. Delphine a passé des heures sur Internet à chercher des infos. Yann a interrogé tous les vieux du coin...

- Tu parles, Armand aurait 161 ans aujourd'hui...

- Il faudrait peut-être que tu passes à autre chose...

- ...

- Tu as des nouvelles de Yann ?

- Oui, mais pas originales. Boulot, réunions, animations, boulot, organisation, boulot... Et je crois que quand il est en week-end, il en profite aussi un peu pour avancer sur les dossiers urgents... J'exagère à peine. Cela fait longtemps que je ne l'ai pas vu.

- Et avec sa belle buraliste, ça progresse ?

- Ils ont passé un week-end ensemble à Montpellier, il y a un mois. Un exploit pour Yann, je ne sais comment il a réussi à caler ça dans son agenda. Elle, elle a l'air très amoureuse mais j'ai peur qu'elle se lasse un jour de son petit jeu de « j'y vais, j'y vais pas ».

Un silence s'installa. Thomas semblait un peu chamboulé par l'insuccès de ses recherches sur Armand Demarche. Soudain, il se leva et se dirigea vers l'atelier :

- Tiens, je vais t'emprunter un vélo. Ça va me changer les idées. Je te le rends dans une heure ou deux, ça ne te dérange pas ?

- A votre service, Monsieur. Le client est roi. La maison vous recommande le vélo trois roues avec selle renforcée et amortisseurs avant-arrière. Confort maximal !

- Dis-moi, tu n'essayerais pas de tester ton vélo « spécial-senior » sur moi, par hasard ?

2027

Feu vert. Cathy démarra et emprunta l'avenue du Taillan-Médoc. Elle revenait de son atelier-couture et, à chaque fois, l'exercice lui fournissait des anecdotes savoureuses à raconter. Dès qu'elle avait été en retraite, elle avait cherché ce qu'elle pourrait faire pour occuper ses journées. Certes, elle rendait assez souvent visite à sa fille mais elle ne voulait pas non plus s'imposer dans sa vie. Elle avait pendant longtemps assuré le baby-sitting de ses petits enfants mais maintenant qu'Arnaud travaillait à son compte, son aide était devenue moins nécessaire.

Et puis Louise grandissait, elle allait sur ses 13 ans... Cathy s'était donc tournée vers cet atelier de couture qu'elle avait trouvé très original. Il réunissait des retraités, assez jeunes pour la plupart, et des enfants des écoles qui s'étaient portés volontaires. Il avait lieu après la classe, dans les locaux d'une association de patchwork. Les retraités avaient commencé par apporter quelques machines à coudre et tous les tissus inutilisés qui traînaient dans leurs armoires. Ils avaient aussi vidés leurs fonds de tiroir à la recherche de boutons, de fermetures-éclair et de rubans. Avec ces matériaux disparates, ils avaient entrepris de créer des œuvres uniques. Les enfants donnaient leurs idées, sélectionnaient les tissus qui leur plaisaient, dessinaient leurs habits sur un bout de papier. Leurs aînés les aidaient alors à concrétiser leurs créations. Chaque vêtement ou accessoire réalisé était pris en photo pour mémoire et les photographies étaient affichées sur les murs de la salle. L'atelier ne fonctionnait que depuis un an mais il ne restait déjà plus beaucoup d'espace pour accrocher les œuvres. Il faudrait bientôt faire du tri dans les dessins ou alors commencer à couvrir le plafond...

Pour être sûre de ne pas s'ennuyer, Cathy s'était aussi inscrite pour participer au « Mamibus ». Le nom était un slogan à lui tout seul. Il s'agissait tout simplement de faire accompagner les enfants par des retraités sur le chemin des écoles. Elle commençait dans 15 jours et elle avait customisé pour l'occasion un gilet fluorescent sur lequel elle avait cousu des bandes réfléchissantes roses, jaunes et vertes. Elle aurait l'air d'un sapin de Noël clignotant mais, au moins, elle était sûre qu'aucune voiture ne pourrait prétexter de ne pas l'avoir vue.

Pour sa part, depuis qu'elle avait commencé à travailler, elle s'était toujours déplacée en voiture. L'heure était au vélo et à la marche, aux « déplacements doux ». Le prix de l'essence ne cessait d'augmenter et favorisait la tendance. L'arrivée du tram dans la commune avait aussi fait basculer un grand nombre de personnes du côté des transports en commun, souvent moins par conviction écologique indéfectible que par calcul financier. Pour sa part, elle n'arrivait pas à se passer de sa bonne vieille voiture. Quand elle avait changé de modèle il y a trois ans, elle avait été voir prendre conseil auprès du jeune Lucas. Le jeune homme avait 19 ans et Delphine l'avait embauché pour garder Louise et Nathan quand ils étaient plus jeunes et que Cathy travaillait encore.

Elle savait qu'il travaillait déjà, avec son père. Il avait rejoint la concession automobile familiale. L'entreprise était installée à quelques mètres de la place des Tilleuls, dans le quartier de La Forêt. Au début de sa carrière, le père de Lucas vendait des voitures on ne peut plus classiques. Puis, sous l'influence de son fils, il s'était spécialisé dans les voitures électriques. Leur dernier modèle-phare proposait un double moteur alliant hydrogène et oxygène. Cathy s'était promis de choisir une voiture plus écologique pour son achat mais le prix de ce modèle-ci était encore excessif pour son budget. Elle avait donc opté pour un modèle hybride à essence

et électricité. Le surcoût était supportable pour ses finances et cela satisfaisait sa conscience tiraillée par tous les discours qu'elle entendait dans les médias.

En voyant les rues défiler sous ses yeux, elle se dit que la ville où elle s'était installée il y avait plus de quarante ans avait bien changé. On était revenu sur quelques excès de ce début de millénaire. L'espace publicitaire s'était beaucoup réduit, notamment sur les grands axes. On avait aussi pointé du doigt tous les gaspillages en tout genre. L'éclairage public s'éteignait à 22h30, on voyait un peu partout des récupérateurs d'eau pour collecter les eaux de pluie et arroser les espaces publics. Sur quelques trottoirs, on avait laissé pousser des fleurs et des herbes que l'on appelait « mauvaises » en d'autres temps. Les mêmes que sa mère lui apprenait à arracher sur le trottoir quand elle était petite. Autres temps, autres mœurs. Un étiquetage permettait même de reconnaître les variétés locales et des jardinières étaient posées ça et là et exhibaient avec arrogance leurs tiges dressées sur ce que les experts en génie civil appelaient à son époque des « délaissés ». Elle se surprenait à ne remarquer ces décalages entre les époques que maintenant comme si ces dix-sept premières années du millénaire avaient filé à la vitesse d'un train lancé à toute vitesse et qu'elle venait juste de se réveiller du voyage.

Elle se gara devant chez sa fille. Elle aussi l'avait surprise récemment. Elle qui était auparavant si jalouse de son intimité, avait déménagé récemment à quelques pas de chez eux dans un lotissement de Migron qui avait été entièrement réaménagé. Les maisons n'avaient pas de barrières et étaient séparées par des espaces verts en partie collectifs. Pour sa part, si on lui avait demandé son avis, elle aurait répondu qu'elle se sentait un peu comme dans ces films américains avec des grandes maisons blanches toutes semblables et des mères de familles aux chevelures blondes impeccables. Tout de même, le quartier donnait une impression de quiétude très agréable. Et puis elle s'était donné pour règle de ne jamais commenter les choix de vie de sa fille et de son gendre. Pour Delphine, cela avait surtout été l'occasion de devenir propriétaire, après des années passées dans son appartement. Nathan et Louise avaient chacun une grande chambre aménagée à leur goût. Pour Louise, qui rentrait doucement dans sa phase « je-suis-une-adolescente-autonome-et-j'entends-bien-que-l'on-respecte-mon-intimité », c'était exactement ce qu'il fallait.

Arnaud, s'était inscrit récemment à l'université populaire du maraîchage proposée par la ville pour perpétuer le patrimoine agricole de la ville. Il assistait à des conférences, participait à des ateliers. Elle le soupçonnait surtout de s'être rendu compte du prix des légumes depuis qu'il participait plus qu'auparavant à la préparation des repas. Il avait donc commencé un potager derrière leur « home sweet home » mais avait besoin de se former à un art qui ne l'avait jamais vraiment intéressé. Delphine lui avait confié en secret qu'il se replongeait dans les cahiers qu'elle avait écrits en allant voir son grand-père à la résidence de personnes âgées. Charles avait travaillé dans le maraîchage et les cahiers regorgeaient de conseils sur la connaissance des saisons, les jours les plus favorables pour semer, les périodes propices pour planter... Delphine avait arrêté d'écrire ses cahiers depuis l'an dernier, depuis que Charles avait commencé à vraiment détailler...

Cathy n'avait pas vu vieillir son père. Mais qui voulait voir vieillir ses parents ? Elle aurait voulu le faire parler pendant des heures et des heures, qu'il lui raconte tout ce qu'il avait encore

VERSION PROVISOIRE
21 février 2011

dans sa vieille tête fatiguée. Mais les dates se brouillaient et les lieux défilaient dans son esprit, comme mélangés par un enfant facétieux.

Le temps filait.

Un train lancé à toute vitesse.

2028

- Allo.
- Allo, Bioman, c'est Delph.
- Ah, salut, Delphine. Comment tu vas ?
- Bien, non pas vraiment bien. En fait, je suis morte de trouille. Je crois que j'ai une grande nouvelle pour toi.
- Ah ?
- Oui, c'est super important mais j'ai trop peur de te décevoir si ce n'est pas ce que je crois.
- Ah ?
- Oui... Enfin, oui, ça doit être ça mais je ne voudrais pas te faire de fausses joies...
- Tu attends ton troisième enfant ?
- Mais non, rien à voir. C'est plutôt une sorte de scoop... Enfin, si ça se vérifie.
- Et tu crois que tu te décideras à me le dire un jour, ton scoop, où on va rester pendant trois heures à se faire des devinettes ?

Il était agaçant quand il prenait ce ton de professeur des écoles mais, là, elle ne voulait pas lui gâcher le plaisir. Elle était surexcitée et ses mains tremblaient visiblement. Elle se sentait comme un pêcheur qui sent la ligne frétiller et qui remonte doucement ce qui va être la prise du siècle. Elle se lança :

- Bioman, je crois que j'ai retrouvé quelqu'un qui a connu Armand Demarche.
- Et c'est ?
- Mon grand-père, Charles.

Un long silence suivit le coup sec que venait de décocher Delphine pour ferrer son vieil ami. Elle l'avait en point de mire. Elle se doutait qu'il faisait ses calculs et conviait dans sa tête les kilomètres de documents et de dates qu'il avait amassés dans son esprit.

- Ecoute, c'est impossible, Armand Demarche aurait eu 163 ans il y a trois jours.
- Mon grand-père a fêté ses 88 ans le mois dernier.
- ...
- En quelle année est mort Armand Demarche ?
- En 1945.
- Charles, mon grand-père, est né en 40.
- Et le vieux Demarche l'a fait sauter sur ces genoux, c'est ça ?
- Presque. Ecoute, pour être sûre, j'ai juste besoin que tu répondes à une question.
- Je t'écoute, Sherlock, j'ai tout dans la tête.
- Tu m'as bien dit que Demarche avait eu plusieurs enfants ?
- Affirmatif. Il était plutôt gaillard. Deux d'un premier mariage. Et une fille, sur le tard, en 1910, à quarante-cinq ans.
- Cette fille...
- Oui ?
- Elle s'appelait bien Denise ?

Touché. Le poisson était appâté. Il n'y avait plus qu'à le remonter. Thomas avait une voix blanche :

- Comment tu sais ça, Delphine ?
- Bon, écoute-moi. Maintenant, c'est moi qui parle. Denise Demarche s'est mariée avec un Monsieur Léon Burenne en 1938. Ils ont eu un fils en 1939, Simon. Simon avait donc un an de plus que mon grand-père.

- ...

C'était son meilleur ami.

- ...

- Simon a vécu ses 8 premières années dans le château Demarche. La famille Burenne a vendu le château en 1947 puis a déménagé à Bègles. Charles et Simon sont alors restés amis pendant leur jeunesse. Ils se retrouvaient pendant les carnivals, à Bordeaux et Simon venait encore à Eysines à l'occasion. Quand il a eu 21 ans, la famille est partie vivre à Limoges. Mon grand-père y a fait quelques rares voyages quand le travail des champs lui en a laissé le temps. Mais ils se sont écrits toute leur vie.

- Pourquoi tu ne me dis ça que maintenant, Delphine ?

- Simon est mort il y a trois jours. C'est sa fille qui a trouvé le numéro de mon grand-père au dessus du téléphone et qui l'a appelé pour le prévenir. Moi, je ne le savais pas. Je suis allé voir Charles lundi, comme d'habitude. Il était bouleversé. Tu sais qu'il perd un peu les pédales depuis déjà quelques années. Il avait ressorti toutes les lettres de Simon et les avait étalées sur la petite table basse où il joue aux cartes avec ses copains.

- Je suis désolé, Delphine.

- Mais non, c'est la vie, Thomas. On vieillit tous. Bref. Je suis restée avec Charles pendant des heures. Il s'est mis à me raconter toutes les histoires qu'il m'a déjà racontées cent fois sur toutes les bêtises qu'il a faites avec Simon. Les filles qu'ils draguaient au Carnaval. Les virées dans les bars de Bègles. Tout ça. Et puis, au détour d'une phrase, il me reparlait des premières années à Eysines et il a dit « le château Demarche ». Il n'avait jamais dit ça. Tu penses que je l'aurais remarqué, s'il l'avait dit. Il m'a parlé dix-mille fois de Simon, de ses parents et de leur château mais il n'avait jamais dit ce mot-là : « Demarche ». Oh, Thomas, je suis tellement désolée.

Elle avait éclaté en sanglots.

- Tu es désolée ? Tu te fous de moi ? Cela fait sept ans que j'ai découvert l'existence d'Armand Demarche au détour d'un vieux registre des archives. Depuis sept ans, j'ai cherché des indices, suivi deux-cent fausses pistes, visité son château, lu toute sa correspondance et je n'ai rien trouvé. Rien de rien. Tu m'appelles pour me dire que ton grand-père a sûrement joué aux billes aux pieds d'Armand Demarche et tu es désolée ?

Re-sanglots

- Oh, Thomas, je m'en veux, tu ne peux pas savoir comme je m'en veux. J'ai passé des heures et des heures à écrire sur mes cahiers ridicules les souvenirs de mon grand-père. Il y a dans ces cahiers des milliers de lignes sur sa vie, ses outils, ses meubles, ses amours même. Il y a son enfance. Il y a Simon, bien sur. C'était une sorte de frère pour lui. Et maintenant, maintenant que je viens de découvrir ce qu'on cherche tous depuis des années, maintenant,

VERSION PROVISOIRE
21 février 2011

Charles a 88 ans, il met ses pantoufles à l'envers et il oublie ce qu'il a fait le matin même. Quel temps perdu, Thomas, je ne me le pardonnerai jamais...

- Ce n'est pas grave, Delphine, on ne peut rien faire contre ça.

Il n'aurait pas du dire ça. Elle n'avait pas encore fini de lui dire ce qu'elle avait à dire mais elle ne pleurait plus. Fini. Ce n'était plus la petite fille qui pleurait son grand-père malade. C'était une battante, celle que Thomas avait toujours connue et elle remontait victorieusement sa prise.

- Pardon ? Tu plaisantes, j'espère ? Depuis que je vais le voir, mon grand-père me parle d'un vieux fou. Un vieux fou à la barbe grise qui racontait des histoires. Ce n'est qu'un souvenir pour lui, une image. Il ne saurait même pas citer un mot de ces histoires mais il l'a vu. Pendant cinq ans, il l'a vu. Et ce vieux fou, c'est le grand-père de Simon, c'est l'Armand après qui tu cours depuis tout ce temps. Mais surtout, surtout, Charles n'a jamais autant de lumière dans les yeux que quand il parle du « foyer ». Je n'ai jamais su ce que c'était que ce foyer mais, quand il en parle, il décrit des jeux, des gens bien habillés, des rires, de la musique. Il y avait tout ça, mon grand, dans ce fichu foyer. J'ai écrit des pages entières sur ce maudit foyer, même si ça n'a jamais été tellement plus précis que ça. Les Burenne ont quitté Eysines en 47 et je suis persuadée que ce foyer a fonctionné jusque-là. Charles avait sept ans. Ce n'est pas assez pour te faire une conférence sur toute la pensée fouriériste mais c'est sûrement assez pour qu'il te donne des détails qui vont t'aider à le trouver. Alors, mon petit Bioman, tu vas m'écouter une bonne fois pour toutes. Je sais que tu es au travail mais tu vas quitter sur le champ tes chères archives, qui te doivent au moins 3000 heures supplémentaires pour tout le temps que tu y as passé en trop. Tu vas débarquer chez moi avec ton vélo, ta voiture ou je ne sais quoi d'autre et tu vas prendre ces affreux cahiers que je ne peux plus voir en peinture. Après ça, tu vas filer à la résidence de personnes âgées de Migron torturer le cerveau de ce vieux Charles. Je ne sais pas combien il vous faudra de jours pour qu'il sorte quelque chose de ça. Je ne sais pas combien d'heures, de mois ou d'années il lui reste encore à vivre. Mais ce que je sais, c'est que tu vas écrire dans tes fichus carnets de notes tout ce que tu pourras trouver sur ce foyer enfoui dans la mémoire de mon grand-père.

2029

- Non ? Vous avez fait ça ?
- Oui, dans le tram, devant tout le monde.
- Et on vous a vu ?
- Non, je crois pas. On a fait ça en cinq secondes. On a juste pris la photo et voilà.
- Sérieux, Louise, tu déchires...
- Non, Zoé, c'est Matthys qui déchire. Il a des mains, tu verrais. Rien que de voir ses mains, t'as envie de lui arracher ses vêtements.
- Et vous en avez pris d'autres photos ?
- Ouais, on en a déjà 23...
- Nooonnn ! Mais t'es complètement barge, Louise ! Si tes parents te voient, t'es morte.
- Ils m'ont pas vu.
- T'es barge.
- Jalouse.
- Raconte.
- Fais la même chose avec Téo et je te raconterai.
- Téo, à quinze ans et demi, je ne sais même pas s'il a compris ou se situait la poitrine chez une fille, alors c'est pas demain qu'on va faire ce que vous faites.
- Il faudrait peut-être que tu lui donnes un cours...
- T'es grave, j'te jure. Allez, raconte.
- OK. Bon, ben, au début c'était juste un pari, tu vois. On sortait ensemble depuis 2 jours et on a pris le bus aux Tilleuls pour rentrer sur Bordeaux. Tu sais, les bus gavé bizarres, gavé confort, avec les sièges rembourrés et les annonces de concerts qui passent sur les écrans. On s'est mis au fond et on a entendu « Shake me hard on the rock ». Ma chanson préférée. La sienne aussi. Du coup, ça m'a motivée et je l'ai un peu chauffé.
- Chaaaauuud !!
- Non, mais ça va, oui ? Pour qui tu me prends ? Non, je lui ai juste dit : « on s'embrasse et on se prend en photo, OK ? ». Et on l'a fait.

- Fait voir la photo.
- Quand tu en auras fait une avec Téo, tu pourras regarder.
- Et après ?
- Deux jours après, je l'ai rejoint au Pinsan, en vélo. Il jouait au foot. Il avait son maillot bleu. J'aime trop quand il met ce maillot, ça lui moule gavé les abdos. Quand l'entraînement a été fini, on est rentré. Il avait sa mobylette et moi mon vélo. On roulait à côté l'un de l'autre, tu vois, mais bien serrés quand même. J'ai tendu mon portable devant moi et j'ai pris la photo. Elle est toute tordue, celle-là, j'te jure. On voit à peine ma tête. J'ai juste un œil sur la photo. Celle-là, je te la montre. Tiens, regarde.
- Mortel ! Mais, ça, ça fait pas vingt-trois photos...
- Après, on s'est mis à en faire presque tous les jours. On a fait tous les bus, celui qui passe au Grand Caillou, celui qui va au Bouscat, je ne sais plus trop, en fait... On en allé à Pessac avec le train juste pour faire la photo. On a même pris le train-tram du Médoc à Blanquefort. Là on en a fait une mortelle devant la vitre où on voit une vache derrière. J'te jure, on dirait que Matthys tient la vache par le cou.
- Il est bizarre, ton mec !

VERSION PROVISOIRE
21 février 2011

- Et le tien, il n'est pas assez éduqué... Sa maman lui a pas bien appris comment il fallait faire avec les filles !

- T'es grave, j'te jure. Allez raconte, après.

- Après, on a pris le taxi-cheval du bourg, le VCUB bien-sûr, on a une pour chaque station. On est même monté jusqu'à Cantinole, au parking-relais du tram. On est aussi allé faire une balade en charrette où ils font pousser les légumes. Il y a une meuf qui fait des visites guidées, là-bas. Elle n'arrêtait pas de nous parler. Elle nous racontait comment on plantait les salades, les carottes, comment on labourait dans le temps et nous, tout ce qu'on voulait, c'était faire la photo. A un moment, elle s'est penchée pour donner à manger au cheval et on l'a faite en vitesse. Et puis, on a pris les vélos que mon père loue aussi.

- Noooooonn ! Vous n'avez pas fait ça dans les taxis de ton père ?

- Si, c'est la vingt-troisième photo, on a pris un taxi deux places, avec le mec qui pédale devant. Mais on ne voulait pas payer trop cher, tu vois. Alors, on l'a pris au Pinsan et on lui a dit qu'on allait à Gramond. On s'est installé, on a pris la photo, le mec a passé la passerelle en herbe et on est descendu juste de l'autre côté de la rocade, au Bois Gramond. Il faisait presque nuit. On s'est posés dans un œuf, tu sais les sculptures bizarres. J'allais tout le temps jouer là-bas quand j'étais petite. On a attendu à l'intérieur que le soleil se couche, on était trop bien...

- Et ?

- Et je te raconterai la suite quand j'aurai vu une de tes photos avec Téo.

2031

Ils avaient fini de manger tard et il était près de 16h30 quand ils arrivèrent devant la salle omnisports. Ils avaient décidé d'aller à la fête en marchant. Arnaud et Yann discutaient en tête, suivis à quelque pas de Thomas et Delphine. Louise marchait seule et un peu à l'écart, des écouteurs fluorescents vissés sur les oreilles. Fanny et Emma fermaient la marche, jouant aux devinettes avec Dyonis et Nathan, hilares et ravis que les adultes daignent enfin s'occuper d'eux. Le repas avait été long, les conversations traitaient de sujets d'adultes auxquels ils ne comprenaient pas grand chose et on ne les avait pas autorisés à sortir de table. Ils n'étaient donc pas fâchés de se dégourdir un peu les jambes et de profiter de la fête. Une idée fixe les animait surtout depuis le début de la matinée : un chapiteau géant avait été installé aux abords de la piscine municipale et des démonstrations d'acrobaties et de crachage de feu étaient annoncées à 17 heures sur le programme qu'ils avaient reçu en boîtes aux lettres. Ils étaient impatients de s'y rendre et enrageaient intérieurement que les adultes ne marchent pas plus vite. En désespoir de cause, Emma n'avait trouvé que les devinettes pour leur changer un peu les idées.

Une fois de plus, le soleil de juin semblait avoir collaboré avec les organisateurs de la fête pour en faire un succès populaire. Une forêt de vélo était garée aux abords de la salle omnisports et couvrait tout le parking de la salle de réception voisine. Une foule bruyante occupait les terrains de sports voisins.

Arnaud tenait dans la main un petit collier d'argent et le triturait machinalement d'un geste nerveux.

- C'est quoi, ce truc ? demanda Yann.
- Le collier de ma fille.
- Tu lui as confisqué ou quoi ? Elle ne l'enlève jamais, ce machin.
- Non. C'est Clément qui me l'a rapporté.
- Clément, le gars que tu as embauché pour les taxis ?
- Exact. Il a trouvé le collier sur la banquette d'un des taxis en faisant le ménage.
- Elle enlève son collier pour prendre le taxi, la petite Louise ?
- Je crois que je préfère ne pas savoir ce qu'elle y fait, dans mes taxis. Je n'aime pas forcément l'influence que ce Matthys a sur elle. Qu'elle ait des copains, c'est bien normal mais il faut quand même qu'elle fasse un peu gaffe...
- Attention, papa, tu commences à parler comme un vieux réac...
- Mais non, ce n'est pas ça. Je me doute bien qu'elle n'enfile pas des perles quand elle est avec lui. Mais, dans un lieu public, il faut se tenir un peu. C'est aussi son avenir qui est en jeu. Les mômes ont l'impression que tout ce qu'ils font dans la vie privée reste privé. Mais aujourd'hui, on fait tout en temps réel et on veut tout savoir sur tout le monde. Tu as à peine mis le pied dehors avec ton amoureuse secrète que quelqu'un a déjà mis ta photo sur 3 sites Internet et 2 réseaux de chat en ligne. Elle fait ce qu'elle veut, elle a eu 16 ans en janvier, mais j'aimerais bien qu'elle mesure les risques et qu'elle soit consciente de ce qu'elle fait. Pendant toutes les vacances d'avril, elle s'est enfermée dans sa chambre. Il n'y a que pour les repas qu'elle daignait nous honorer de sa présence...

- Ah oui, tu es vraiment devenu un vieux con, c'est officiel.
- Ouais... Tu es toujours serein, toi, avec tes ados « sensibles » ?

- J'essaie. Mais pour tout dire, je craque un peu, là
- Tu craques, j'ai bien entendu ?
- Oui, enfin j'ai craqué. Avant-hier, si tu veux tout savoir. On était en train de préparer une surprise pour les ados qui avait suivi le stage sportif. On a passé une semaine extraordinaire avec eux. D'habitude, en bas de la résidence, ils jouent les caïds mais, là, pendant le camp, ils se sont investis, ils ont participé aux tâches collectives, on a passé une soirée mémorable avec eux au camping à Carcans... Et là, pourquoi ça s'est passé à ce moment-là ? Je ne sais pas. On était dans le bus du retour et on a senti que la tension commençait à monter. C'était juste la suite des histoires de cœur du séjour mais, là, ils réglait leurs comptes en public. Sauf que moi, j'étais complètement crevé par la semaine passée, je venais de recevoir un message d'Emma qui me faisait la gueule et je leur ai fait le sermon du siècle. Je leur ai dit que s'ils n'étaient pas capables de s'accepter un minimum entre eux, il ne fallait pas qu'ils s'étonnent après que le gens soit intolérants avec eux, qu'on leur refuse l'entrée des magasins ou des boîtes. Et qu'il aurait peut-être mieux fallu qu'ils restent chez eux cette semaine, ça aurait coûté moins cher à la collectivité...

- Bienvenue dans le monde des vieux cons...
- Oui, je sais.

- Elle fait la gueule, Emma ?
- Oui et non, on est un peu en suspens pour le week-end prochain.
- En suspens ?
- Oui, elle a organisé le super week-end de trois jours en amoureux, réservé la chambre d'hôtel, trouvé une remplaçante pour le magasin...
- C'est vrai qu'une fille pareille, c'est insupportable...
- Non, bien sur, c'est adorable. Mais samedi, c'est le tournoi national de futsal junior à Eysines. Ça fait deux ans que les ados que j'entraîne ne pensent que ça. Alors, il va falloir que je jongle un peu avec mon agenda...
- Il est où l'hôtel paradisiaque ?
- A Marseille...

Ils approchaient de la piscine. Les deux garçons commençaient à avoir des tremblements nerveux rien qu'en apercevant le chapiteau et en reconnaissant leurs copains d'école amassés dedans qui attendaient le spectacle. Ils proposèrent à grand cris d'aller s'installer pour avoir une bonne place. Mais Thomas brisa tous leurs espoirs :

- On ne recommence pas la comédie comme la semaine dernière avec le foot. On va voir d'abord l'expo au château et on revient à 17 heures pour le cirque.
- Papa, steuplait, on va être en retard, c'est sûr...
- Malheureusement, ce n'est pas discutable.

Delphine lui glissa doucement :

- On fait vite alors parce que je crois qu'ils sont vraiment très impatients de voir les démos...
- Ok, c'est juste pour jeter un coup d'œil à la fresque, je crois que ça fait plaisir à Yann.
- Ça va, toi ? Tu n'as pas l'air d'avoir la grosse pêche ?
- On fait aller... Et toi ?
- Pareil.

En vérité aucun d'eux n'avaient vraiment le cœur à la fête. Charles était mort un pâle matin de mars. On avait appelé Delphine au matin pour lui annoncer qu'il ne s'était pas réveillé. Depuis des années, Delphine s'était imaginé le pire pour son grand-père. Elle avait cauchemardé à des appels au milieu de la nuit où on lui annonçait que Charles était parti dans les bois en pleine nuit, qu'il avait chuté de l'escalier ou qu'il avait eu une attaque brutale. Mais ça ne s'était pas passé comme ça. Charles s'était couché, avait embrassé le portait de sa femme, Martine, sur la table de nuit, comme il le faisait tous les soirs et le lendemain matin, il ne s'était pas réveillé. Tout simplement. Delphine commençait juste à reprendre une vie normale. C'est pour ça qu'elle avait voulu faire un repas aujourd'hui avec tout le monde dans sa grande maison mais le cœur n'y était pas vraiment.

Thomas avait passé des heures entières à parler avec Charles pendant les deux dernières années. Il avait réussi à reconstituer petit à petit ce qu'avait dû être le « foyer » rêvé par Armand Demarche. Fort des informations qu'il avait obtenues de Charles, il avait participé au centre culturel d'Eysines à un colloque consacré aux utopies architecturales du 19^{ème} siècle à nos jours. Des spécialistes y dissertaient des cités construites par Le Corbusier à Pessac, Marseille ou ailleurs. Des élus de l'Aisne présentaient ce qu'était devenu le Familistère de Godin qui mêlait maintenant de l'habitat, un musée et un outil de diffusion culturelle. Thomas y avait surtout rencontré deux éminents Fouriéristes, très âgés, qui avaient aussi travaillé en leur temps sur le projet d'Armand Demarche. Il avait découvert que la plupart des lettres écrites à la fin de sa vie par Demarche avaient été emportées par Denise, sa fille, qui les avait léguées à un petit musée de campagne du côté de Limoges. En rassemblant tous ces éléments, il avait commencé à assembler le puzzle sur lequel il travaillait depuis dix ans.

La première erreur de Thomas avait été de croire que le foyer avait pris place dans le château. Mais Armand avait en fait voulu séparer sa vie personnelle, un peu mouvementée, de son expérimentation sociale. Il avait conservé son château pour recevoir et c'est dans ce qu'on appelait maintenant la « zone maraîchère » qu'il avait construit son foyer, dans les années 1905. Il l'avait placé au milieu de ses vignes, à l'abri des regards trop insistants. Pour ceux qui n'étaient pas dans le secret, c'était une cabane maraîchère comme tant d'autres, assortie de quelques petits hangars. Mais pour les autres, c'était bien le lieu dont les bribes de souvenirs faisaient briller les yeux de Charles. On y venait le dimanche, enfants et adultes, en habits de fête. Il s'agissait surtout des ouvriers maraîchers du secteur mais aussi de quelques amis lettrés de Demarche qui venaient de Bordeaux se mélanger un peu avec le peuple. Des intellectuels de Paris y faisaient des visites, c'était un défilé continu des grands esprits utopistes du début du siècle. Il y avait des livres partout, des étagères entières, des tables pour boire un verre. Demarche fournissait l'approvisionnement avec sa production et ouvrait même parfois lui-même les bouteilles. Autant le négoce du vin ne l'avait jamais passionné, autant le travail des champs au côté des ouvriers durs à la peine le ravissait. Bien-sûr, comme Godin à Guise, c'était clairement lui le patron et c'était lui qui finançait l'aventure. Mais il avait constitué une association qui prenait les décisions importantes pour la gestion de l'exploitation et pour les activités du foyer. Chacun y avait une voix, lui comme les autres. On avait souvent reproché à Godin son paternalisme et il ne voulait pas retomber dans cet écueil.

Le foyer accueillait du théâtre d'un nouveau genre. Après la pièce, les acteurs amateurs, maraîchers pour la plupart, enlevaient leur costume et venaient discuter avec le public. Les

sujets tournaient souvent autour de la vie domestique, de la répartition de tâches entre hommes et femmes, de l'éducation des enfants. Avec ce débat improvisé, chacun s'en mêlait, donnait son avis et parfois, même, on se mettait à inventer la suite de la pièce, au débotté, avec ceux qui voulaient. On croisait au foyer toutes sortes de musiciens, des accordéonistes bien sûr mais aussi une fanfare de cuivres et une chorale. Les participants avaient entre 3 et 90 ans, sans que cela ne perturbe personne. Les enfants jusqu'à deux ans étaient accueillis à la nourricerie puis au bambinat, de 2 à 4 ans. Demarche avait embauché trois jeunes étudiantes de Bruges qui arrondissaient ainsi leurs fins de mois en gardant les enfants le dimanche. Pendant ce temps, les femmes pouvaient se divertir, lire, écouter la musique.

Malgré sa dimension restreinte - les différents bâtiments du foyer atteignant tout juste les 300 mètres carrés - l'entreprise de Demarche était réellement révolutionnaire. Il avait corrigé les défauts du Familistère et les erreurs des colons du Texas. Il n'avait pas essayé de reproduire à l'identique une expérience mais plutôt d'inventer une nouvelle forme d'utopie. A Eysines, nul besoin de jardin d'agrément ou d'un potager partagé... Tous les ouvriers passaient leurs journées dans les pommes de terre et les poireaux et la fourniture de légumes pour la communauté n'était pas un problème, même si les fins de mois étaient parfois difficiles pour certains. Pour aider les plus en difficulté, Demarche avait créé un petit magasin coopératif qui fonctionnait par carnets d'achat, créant de fait sa propre monnaie.

A la mort de Demarche, sa fille Denise avait encore poursuivi l'aventure pendant deux ans mais privée de la figure tutélaire et des finances de son père, elle n'avait pas pu continuer à faire vivre le foyer et avait quitté Eysines en 1947, après avoir fait raser consciencieusement les bâtiments du foyer. Les participants aux journées du dimanche avaient soigneusement enfoui au fond de leurs mémoires le secret de ce lieu unique. L'église et la société bourgeoise de l'époque ne voyaient pas d'un bon œil les expérimentations sociales, synonymes pour elles d'agitation politique et de désordre social. Il valait mieux garder pour soi ces après-midis où l'on oubliait pour un temps les rôles et la position sociale de chacun.

Des fouilles avaient récemment eu lieu dans toute la zone, on y avait retrouvé quelques pierres que l'on supposait être les fondations du foyer et un petit panneau en bois indiquait maintenant le lieu possiblement occupé par la cabane, au bord d'un petit chemin reliant l'Avenue du Médoc et les bords de la Jalle.

Thomas avait connu une période intense de découvertes, il en avait même fait un petit ouvrage qui synthétisait l'état des connaissances sur le foyer d'Armand Demarche. Cependant, depuis six mois, son enthousiasme était retombé comme un soufflet et il s'était aperçu qu'il avait passé dix ans de sa vie à courir après un tas de pierres disparu. La mort de Charles avait fini de le démoraliser. Pour ajouter à cela, il avait fêté en novembre ses quarante ans et son fils Dyonis commençait doucement à adopter le caractère changeant et l'ironie mordante de son papa...

Le groupe arriva en vue du jardin des loisirs. A l'intérieur de la bâtisse, une conférence-débat se tenait devant un public concentré. Par la porte entrouverte, on apercevait un parterre d'élus locaux installés à la tribune qui dissertaient sur l'avenir de l'agglomération à l'horizon 2050 avec

une cinquantaine de personnes. On y reconnaissait le maire de la ville, un architecte de renom, quelques élus des communes alentours, ainsi que le président de l'agglomération.

Une grande fresque collective, pour tout dire un drap blanc de plus de 10 mètres de long, avait été déployée sur les murs du château, avec ce titre : « Ma ville en 2050 ». Emeline était là et proposait aux personnes intéressées d'y écrire des textes, selon l'inspiration du moment. Elle avait dû dévaliser les stocks du jardin des loisirs car elle avait disposé sur une table des centaines de feutres, des pots de peinture, des crayons de couleur et même des bombes pour les apprentis graffeurs. En apercevant cela, Dyonis et Nathan coururent vers la jeune femme pour écrire leurs messages, oubliant pour un moment le cirque et son show acrobatique.

Yann, Arnaud, Delphine et Thomas s'assirent sur les marches du château. Des bribes du débat de la salle leurs parvenaient, de façon un peu décousue. Un membre de l'assistance s'interrogeait sur la pertinence réelle des exercices de projection urbaine. Les villes futuristes que leurs parents avaient imaginées à la fin du siècle dernier ne s'étaient pas toutes réalisées comme prévues. Mais à l'inverse, la plupart des innovations technologiques, Internet en tête, s'était imposée en quelques années sans que personne n'ait vu venir quoi que ce soit...

Emma et Fanny orientèrent ostensiblement leurs pas vers le bois de la Lesque, prétextant de vouloir découvrir le nouveau parcours de découverte des essences locales. En réalité, l'ambiance générale leur pesait un peu. Le repas avait été plutôt joyeux mais on sentait bien que chacun se forçait, comme pour dissimuler un malaise un peu tenace. Une mélancolie douce-amère s'installait petit à petit dans le groupe et les deux femmes trouvaient dans leur amitié un moyen de se changer les idées, elles qui ne s'étaient jamais passionnées pour les histoires d'ouvriers maraîchers festoyant le dimanche au milieu des vignes.

Entre les quatre amis installés sur les marches, un long silence s'installa. Le débat d'à côté était fini, on rangeait les chaises et les participants s'approchaient du buffet offert par la ville. Dyonis et Nathan avaient fini leurs textes et recommençaient leur lobbying intensif pour se rendre au chapiteau, superbement ignorés par leurs parents.

Louise, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis une bonne heure, ôta alors les écouteurs de ses oreilles et vint se placer en face des quatre adultes qu'elle connaissait bien, à quelques mètres de leurs visages. Elle planta fermement ses jambes dans le sol et prit le temps de les regarder tous les quatre, les yeux dans les yeux. Delphine s'attendait à une de ces crises d'adolescence auxquelles Louise les avait habitués il y a quelques années. Depuis quelques mois, cependant, elle avait l'impression que sa fille changeait, elle était moins agitée, plus silencieuse aussi.

Louise prit alors la parole, articulant fermement ses syllabes les unes après les autres :

- Vous ne croyez pas que cela commence à suffire ? Que la vie n'est pas assez compliquée comme ça ? Que vous avez besoin de nous imposer vos mines de circonstances pour nous faire partager vos états d'âmes d'enfants gâtés ? Maman, ma petite maman, je sais ce que tu as dans le crâne. Tu as un jeune homme, avec son manteau noir et son chapeau de circonstance qui sourit sur une photo jaunie de 1962. Tu as dans la tête cette photo de Charles qui trônait sur son cercueil quand on lui a dit au revoir. Tout le monde l'a dans la tête. Je sais

que tu n'as pas aimé ce moment-là. Mais personne ne l'a aimé. C'est moche. C'est injuste. Moi, j'ai envie de taper sur tout ce que je trouve jusqu'à ce qu'il revienne. Je n'ai pas aimé le visage de Nathan quand on lui a expliqué pourquoi il ne reverrait plus son grand père. Mais c'est la vie. On meurt tous. C'est comme ça. Ce n'est pas bien ou mal. C'est comme ça. Mais, moi, au fond, je crois que je suis bien contente que ce vieux Charlie soit parti. Il avait déjà passé quatre-vingt dix ans sur cette terre fatiguée et je crois qu'il était rudement impatient de nous quitter, de retrouver sa petite Martine, s'il l'a retrouvée quelque part. Cela faisait plus de vingt ans qu'il n'attendait que ça. Il doit être bien peinard là-bas. Je suis sûre qu'il va boire des coups avec Simon au café. Peut-être même que quand Martine n'écoute pas, ils reparlent de Julie, tous les deux, la petite majorette en jupette rose, qui défilait sur le Pont de Pierre en 1957. Maman, tu as été exemplaire avec Charles. Tu étais son bâton de vieillesse, il le disait tout le temps. C'est grâce à toi qu'il est parti si tranquille, cool, libéré de tout ce qui lui trottait dans sa vieille caboche depuis trop longtemps. Maman, c'est parce que c'est court que c'est bon, que c'est savoureux, que c'est précieux. C'est parce qu'on meurt tous un jour qu'il faut profiter aujourd'hui, qu'il faut savourer toutes les fichues minutes de cette existence.

Elle fit une pause pour reprendre sa respiration et se tourna vers Yann :

- Mon petit Yann, ça y est. C'est bon. Félicitations. Tu as la médaille. Je te la donne, pour l'ensemble de ton œuvre. Je te les donne toutes, même. Tu as la médaille de la ville bien sûr, pour ton travail quotidien. Pour ceux que tu aides. Que tu écoutes. Que tu soutiens. Que tu portes à bout de bras. Que tu amuses. Que tu réconfortes. Toutes mes copines et mes copains te connaissent et te trouvent super cool comme animateur. Bravo. Et encore bravo. Je te donne aussi la médaille de la famille et j'associe Paule à la cérémonie, ça lui fera une photo de plus de toi à mettre sur son napperon du salon. Ce que tu as fait pour elle, je ne connais pas un mec qui l'aurait fait. Ta vie, c'est son cinéma permanent. Elle vit à travers toi. Elle raconte tes exploits à ses copines. Elle t'attend toute la semaine en se demandant ce que vous allez manger le dimanche. Sans toi, elle se serait déjà balancée dix fois de son troisième étage. Et puis, je te donne aussi la médaille du mérite, du respect, de la bonne humeur et de l'empathie généralisée. Mais il y en a une pour laquelle il va falloir bosser, mon petit père, c'est celle de la subtilité amoureuse. Parce que tes rendez-vous, tes plannings et ton agenda, c'est bien gentil mais il y a une fille sublime qui vient de partir dans les bois pour cacher sa déception. Et, pour ne rien arranger, elle est partie avec sa meilleure copine. Et, laisse-moi te dire, que quand on s'y met à deux, comme ça, pour parler d'un mec qui nous a brisés le cœur, on n'est pas tendres. Ça va faire larsen dans tes oreilles dans pas longtemps, mon vieux. Alors, c'est simple. Tu as le choix. Ou tu restes dans tes compromis bizarres, tes non-dits et tes moitiés de week-ends. Tu la regardes plisser son beau front lisse quand elle joue avec Nathan et qu'il lui dit qu'il voudrait une maman comme elle. Tu la laisses se flétrir à petit feu et t'attendre. Et peut-être qu'un jour, elle n'attendra plus et s'en trouvera un moins con et plus dispo. Ou alors, tu réfléchis deux secondes, tu pleures un bon coup sur ta jeunesse perdue qui ne reviendra plus et tu te prends en main. Tu envoies Emeline préparer les maillots et soutenir tes Zidanes-juniors. Elle ne se fera qu'un plaisir de les chambrer s'ils perdent. Et, toi, tu cours dans les bois à la recherche de ta belle brune. Tu prends une semaine de vacances et tu l'emmènes passer la plus belle semaine de vacances qu'elle ait jamais passée. Tu choisis la ville la plus clichée que tu trouves : Venise, Paris, Saint-Tropez, ce que tu veux. On a toujours un peu honte d'y aller, nous, les filles, mais en fait, on adore ça. Et puis après, tu poses le préavis de ton petit studio et tu loues un grand appartement avec elle. Quand tu auras fait ça, si elle t'a pardonné, tu pourras

peut-être lui faire un marmot, elle n'attend que ça et il lui reste quelques années pour pouvoir encore le faire. Le social, c'est bien, c'est beau, c'est louable c'est généreux mais pour soutenir les autres, il faut être fort soi-même. La détresse humaine, ça pèse lourd, ça peut peser des tonnes, mon petit pote et il faut des gros bras et des jambes bien plantées dans le sol pour porter tout ça. On n'est pas des super héros. Ce serait bien mais ça n'existe pas. On fait ce qu'on peut et c'est déjà pas mal.

Cette fois-ci, elle ne se reposa même pas, elle roula juste la tête d'un quart de tour, comme un boxeur qui se replace avec souplesse. Thomas savait que c'était son tour.

- Et toi, alors, l'historien local. Elle était belle ton histoire. Quand j'étais petite, tu m'endormais en me racontant les fêtes du Familistère. Tu me racontais les 6000 livres de la bibliothèque dans l'aile gauche, les pièces de boulevard dans le grand théâtre, l'odeur de la piscine, les rires des bébés qui s'échappaient de la nourricerie par la passerelle couverte. Je n'ai jamais mis les pieds dans l'Oise mais je pourrais dessiner le palais social les yeux fermés tellement j'ai baigné dans ton paradis de briques. Et puis, un beau jour, ce vieux facétieux de Charles s'est décidé à vous lâcher le nom du grand-père de son meilleur ami. Juste parce qu'il avait le cœur en vrac et les tripes retournées par cette fichue vie. Il devait bien se douter que vous n'attendiez que ça et qu'une fois le mot magique prononcé, tu allais débarquer avec tes petits carnets. Et c'est vrai qu'il était chouette son foyer. Ça avait l'air sympa, la musique, les livres, les verres à boire et les pièces de théâtre que l'on créait à plusieurs. Ça vous a fait rêver. Moi, un peu moins. Et tu sais pourquoi, Thomas ? Parce qu'un lieu comme ça, moi, j'en ai déjà un. C'est chez toi. Quand on vient le dimanche, il y a toujours du monde, ça crie, ça chante, ça boit, ça rigole. Il y a des jeux pour les mômes, des odeurs de confitures qui cuisent. Chacun donne son avis et quand vous avez un copain en rade de thunes, il vient dormir dans le cellier que vous avez réaménagé. Quand j'en ai marre de tout ce bruit, je prends mon vélo, je vais me promener dans la zone maraîchère respirer le bon air, je vais écouter les concerts en plein air du dimanche matin sur la Place Florale. Si j'ai envie de ne voir personne, je vais dans mon œuf d'enfance, dans le Bois Gramond. Souvent, je m'endors tellement c'est calme, là-bas. J'ai une grande nouvelle pour toi, Thomas, la ville idéale n'existe pas. Elle se construit tous les jours. En disant bonjour à ses voisins, en se présentant aux élections ou en cueillant les cerises dans son jardin. Tu connais la chanson, un vieux militant comme toi. « Il est bien court, le temps des cerises » mais il y a des gens qui le font vivre partout, en se rassemblant, en s'organisant, en inventant ce à quoi personne n'avait pensé avant eux. Le vieux Charlie, l'année dernière, il s'était bien aperçu que je m'étais mise à lire, que je sortais un peu moins, que j'avais commencé à utiliser mon cerveau à autre chose qu'à regarder des messages sur un écran de téléphone. Il y a quatre mois, je suis allée à la résidence, il était tout seul dans sa chambre. Le soleil était déjà couché mais il avait mis son beau costume, celui qu'il avait au mariage de papa et maman. Ce soir-là, il a sorti d'une boîte un vieux bouquin, tout marron, avec des pages jaunes qui sentaient la poussière, et il me l'a donné. Le bouquin, ça faisait quatre-vingt trois ans qu'il n'était pas sorti de la boîte. C'est ce qu'il m'a dit. Avant qu'il le mette dans la boîte, le bouquin, je sais où il était, même s'il ne l'a pas dit. Il était posé sur une des étagères de ton foutu foyer, j'en suis sûre. Et une autre chose dont je suis sûre, c'est que c'est Armand Demarche qu'il lui a donné le livre, ça aussi j'en suis sûre. Ce n'était pas le genre à se servir sans permission, l'arrière grand-père, on avait de l'éducation dans la famille. Une semaine après m'avoir fait ce cadeau, le vieux Charles est parti en balade dans le ciel. Eh bien, tu veux que te dises, Thomas, tu n'es pas prêt de le trouver le bouquin. Je l'ai si bien caché que, même si tu cherchais toute ta vie, tu n'y mettrais jamais tes vilaines

pattes d'archiviste dessus. Tu serais capable d'en faire une conférence. Alors maintenant, tu peux prendre ton pote Yann dans tes bras, chialer un bon coup et courir dans les bois avec lui. Parce que ta copine aussi, elle est en train de se faire draguer par tous les joggeurs du bois de la Lesque et elle aurait bien raison d'aller s'offrir un petit marathon avec un beau sportif, elle aussi, pour s'aérer un peu la tête. Son copain préfère dormir avec ses bouquins plutôt qu'avec elle. Et puis, tu n'as peut-être pas remarqué mais le cabanon au fond de ton jardin a le toit percé, il faudrait faire quelque chose. Après, si tu t'ennuies trop, le président de l'AMAP du Vigean a prévu de démissionner pour monter un projet d'économie sociale, il y a une place à prendre et je pense que tu as le profil.

K.O.

Pas besoin d'arbitre pour officialiser le résultat. Ses trois compagnons de jeu mordaient la poussière.

Il lui restait quand même un petit uppercut sous le coude pour finir le travail.

- Quant à toi, mon papa chéri, je te remercie de prendre garde des bijoux de famille. Je veux bien récupérer mon collier à l'occasion. Bon, Nathan et Dyonis, bouchez-vous les oreilles ! C'est fait ? Donc, pour ton information, avec Matthys, c'est fini depuis six mois. Il n'était pas très mature, je crois que tu avais raison. Et puis, comme tu as vu, il était aussi un peu étourdi et laissait ses affaires traîner partout et les miennes avec. Mais je te rassure, je lui ai trouvé un remplaçant. Si tu veux tout savoir, elle s'appelle Margaux, elle a de belles boucles blondes, des yeux à tomber par terre et elle n'est pas étourdie du tout. Je suis sûre qu'elle te plaira. En plus, elle est un peu écolo sur les bords, elle a lu plein de bouquins et elle a déjà son BAFA. Bref, elle a tout pour plaire ! Maintenant, moi, si ça ne vous dérange pas, je vais faire un tour au chapiteau avec les garçons avant qu'ils ne déposent un recours contre vous pour mauvais traitement. Bonne soirée !

Elle prit les deux enfants par les mains et partit sans se retourner. Elle eut le temps de disparaître tout au bout du chemin avant que Delphine ne se décide à prendre la main de son mari :

- Je crois que notre fille a grandi un peu plus vite qu'on ne l'avait remarqué, mon chéri. Il va falloir que l'on surveille un peu ses lectures.

Thomas crût bon d'ajouter sa pierre.

- Mon petit Bob, je pense que ta fille se serait bien entendue avec le vieux Demarche. Les fouriéristes ont toujours eu une vision assez libérale des rapports amoureux...

Le soleil commençait à atteindre la cime des grands arbres qui parsemaient le domaine et quelques nuages commençaient à s'amonceler à l'horizon, formant un tapis de soie blanche et rose. Des cris et des rires parvenaient par moment de la fête, comme la mélodie d'une fanfare humaine et joyeuse. Au loin, les deux femmes revenaient de leur balade dans le parc.

VERSION PROVISOIRE
DEUXIEME PARTIE
21 février 2011

AUTRES REVES

VERSION PROVISOIRE
21 février 2011

Cette deuxième partie est la partie qui a constitué la matière première, l'imaginaire à l'état brut qui a nourri l'imaginaire à l'état romancé de la première partie.

Angles

Pour aborder Bordeaux Métropole 3.0 et pour définir en filigrane les marqueurs identitaires qu'Eysines souhaite asseoir nous avons guidé la réflexion des contributeurs sur 3 axes majeurs : la place de la nature, les déplacements et « le vivre ensemble ».

Il s'agit donc bien de contenir en 3.0 le fruit de l'imagination eysinaise

Tout n'étant pas avouable, il nous faut bien le dire, nous avons fait une sélection des éléments, des idées les plus « présentables » car la liberté à laquelle nous nous sommes autorisés a donné parfois lieu à des propositions dont nous nous réservons la possibilité d'une publication parallèle !

1.0 La nature en ville comme élément d'identité, d'attraction et de renforcement du lien social.

Le ton est donné dans le titre ! A Eysines, la nature détient une place de premier choix.

La nature est un lieu de vie, un lieu, des lieux de respiration, d'apaisement, des lieux tampons qui oxygènent, corrigent certaines tensions. Les sites naturels et agricoles sont des lieux à s'approprier soit tel qu'ils sont soit tel qu'on propose de les utiliser grâce à des aménagements publics ou grâce à des actions culturelles, sportives, récréatives...

Ce premier thème révèle le souhait partagé par tous de préserver un caractère fort et identitaire d'Eysines : une ville à la campagne. Pour ce faire il est vital d'éviter le mitage des espaces de nature et de mettre en œuvre une urbanisation contrôlée, notamment en tentant de réguler les tensions foncières.

L'objectif de préservation des espaces naturels existants est affirmé et leur valorisation souhaitée, notamment en les reliant entre eux sous forme d'une trame verte s'appuyant sur des cheminements doux. C'est au sein de cette trame verte que l'on pourrait hiérarchiser les espaces de nature selon leurs usages et adapter le type de traitement par la collectivité en conséquence : bois supports de réintroduction de la biodiversité, parcs à vocation de promenade ou de loisirs, espaces verts à vocation sportive, etc.). Le renforcement de la trame verte qui arme le sentiment d'une ville à la campagne pourrait aller jusqu'à envisager une ville sans clôture où les maisons seraient séparées d'espaces verts publics, même de taille limitée, sur le modèle nord-américain.

Nous souhaitons avant tout contribuer à ce que chacun aborde la question de la nature par son appropriation : il est nécessaire de garder à l'idée une nature équilibrée, d'une part refuge de chacun, sachant conserver à chaque famille sa part d'intimité, et d'autre part lieu de concentration de structures créatrices de lien social. Il n'y aura pas de parcs, de square par défaut, mais des surfaces aménagées, provocatrices de liens ludiques et sportifs pour accueillir les familles et usagers.

Cet objectif de consolidation de la trame verte apparaît indissociable d'un changement des modes de gestion des espaces publics et naturels urbains. Ainsi les services municipaux doivent favoriser les espèces végétales locales pour conforter une identité locale et réduire les coûts de gestion sur les espaces publics. Dans le même esprit, il convient de mettre fin à l'usage des désherbants chimiques et de sensibiliser l'ensemble des citoyens à la pratique d'un jardinage écologique. Les trottoirs végétalisés et fleuris contribuent à l'identification de ville « biodiversifiée ».

En matière de ressources, ils mettent l'accent sur la maîtrise collective et individuelle des consommations d'énergies et la lutte contre la pollution des eaux ou de l'atmosphère. Afin d'inciter chacun à faire des efforts dans cette optique, il convient de favoriser une gestion

VERSION PROVISOIRE
21 février 2011

publique responsable exemplaire notamment en matière d'éclairage public (extinction passé 22 h 30).

La nature en ville, à Eysines en 2030, sera également caractérisée par une zone maraîchère « pro-active » et aménagée : des équipements auront permis aux maraîchers de vivre de leurs activités, et de conserver au paysage le patchwork si caractéristique. La zone maraîchère d'Eysines aura retrouvé sa fonctionnalité d'antan : redevenue le jardin de Bordeaux, elle alimente une très grande partie de l'agglomération bordelaise. Elle est également redevenue comme autrefois un lieu de promenade, de loisirs et même de villégiature. Un week-end nature en bordure de la zone maraîchère, découverte des légumes, des méthodes de culture qui leurs sont associées, des cours de cuisine. Tout cela pour, le temps d'une pause nature, mettre la main à la pâte et mettre la main à la terre !

En terme paysager, 2030 verra les entrées de l'ensemble de la ville remodelées et l'aménagement paysager maîtrisé (que ce soit en terme végétal, urbain ou de raréfaction d'équipement publicitaire) sur les grands axes ainsi que sur la rocade. Enfin, l'un des joyaux verts urbains que constitue le Parc du Pinsan sera étendu en bordure de rocade, avec plusieurs jonctions vers les quartiers sud est de la ville, par la création de franchissements piétons au dessus de la rocade, dont un avec le Parc Gramond.

2.0 Circuler de manière plus fluide, plus équilibrée, plus écologique à Eysines et sur l'agglomération en en 2030

Le thème des déplacements collectifs ou individuels est essentiel en ce sens qu'il matérialise les articulations entre proximités au sein du territoire communal et sentiment communautaire résultant des mobilités induites, imposées voire subies au sein de l'agglomération pour des nécessités surtout liées à l'emploi. Le premier enseignement de cette concertation est l'affirmation forte et partagée de la volonté de favoriser les transports en commun afin de réduire l'emprise de la voiture, notamment le tramway et y compris sur des voies de ceinture. C'est dans cette logique qu'il convient de développer les moyens d'accès aux transports en communs et de maintenir des fréquences élevées de passage des bus même après l'arrivée du tram. L'inter-modalité des types de transports et l'interconnexion des différents moyens de déplacement, collectifs et individuels seront largement développés..

Les problèmes de circulation sur la rocade seront résolus par la création d'une 3^{ème} voie, dédiée au trafic spécifique (transport en commun, covoiturage, voiture propre,...), qui sera s'accompagner de la construction d'un mur anti bruit garantissant la tranquillité des Eysinais. En complément de la ligne D de tram mise en service en 2018, l'offre de transport en commun sur Eysines sera renforcée à travers le développement du tram ou Bus à Haut Niveau de Service sur l'avenue de St Médard et l'avenue du Médoc, la création d'une station autopartage et une réflexion aboutie sur l'idée d'un péage urbain, complémentaire d'une offre satisfaisante pour les usagers, en terme de transport en commun.

Eysines aura également assuré le bouclage de 30 km de sentiers pédestres. L'omniprésence du vélo sera une particularité car la ville développe depuis de nombreuses années un réseau de pistes cyclables très performant. Le plan des pistes cyclables de la communes fait d'ailleurs l'objet d'une des application pour smart phone les plus utilisées à Eysines (avec celle des visites guidées du Centre d'Art Contemporain). Les deux nouvelles passerelles paysagères créées pour franchir la rocade facilitent largement les connexions inter-quartiers. Les garages à vélos ont bien sur fleuri dans tous les quartiers, dans les écoles, aux abords des équipements publics... et font maintenant partie du paysage urbain

L'atelier de recyclage des vélos et réalisation des vélos sécurisés (3 roues) pour les personnes âgées ne désemplit pas en particulier le week-end.

Au niveau de l'agglomération, l'engorgement circulatoire sera soulagé par la création d'une bretelle sud autoroutière raccordant la voie rapide vers l'Espagne et l'autoroute des 2 mers vers Toulouse, par le renforcement des liaisons avec la Gare de Pessac et l'aéroport (notamment en terme de transport en commun), par le développement du tram-train vers le médoc, par le développement du réseau de Bus et l'accroissement des facilités dans l'usage des V-Cub, notamment à destination des publics plus fragiles.

VERSION PROVISOIRE
21 février 2011

3.0 Mieux vivre ensemble en 2030 à Eysines.

Cette thématique se décline, selon trois modalités essentielles : la qualité urbaine, la proximité et la citoyenneté.

S'agissant de l'urbanisation, elle doit se concevoir dans le registre décliné dans « la nature en ville » et le concept de « la ville à la campagne », c'est-à-dire en harmonie avec l'existant et le cadre naturel. Les prescriptions de la charte de qualité urbaine, architecturale et paysagère s'appliquent non seulement aux bâtiments publics mais également aux lotissements pavillonnaires ou d'immeubles collectifs. De même le traitement architectural et paysager qualitatif des centres commerciaux existants doit être renforcé.

La densification, même si elle est inéluctable, aura l'impératif de créer des logements vivables, vastes, adaptés aux mutations familiales et aux mutations de l'âge. Elle ne pourra se faire que dans le respect de l'identité des quartiers. Les secteurs de concentration de grands ensembles à l'échelle de l'agglomération seront totalement prohibés. La question foncière (surface, prix,...) devra être largement anticipée, à l'échelle de la ville mais surtout à l'échelle de l'agglomération par la création d'outils adéquats.

Ce souci de qualité urbaine peut aller jusqu'à envisager de « mini villages écologiques » avec habitat semi collectif.

Cet urbanisme de qualité est également un urbanisme de proximité, renforçant les solidarités à l'échelle de la rue et du quartier. Ainsi pourraient se développer les pratiques sociales solidaires sur les espaces publics et verts au sein des quartiers. De même on pourrait envisager de mutualiser par quartier les petits équipements domestiques type tondeuse, perceuse, etc. Parallèlement il apparaît vital de favoriser le maintien et le développement des commerces de proximité, particulièrement sur les axes structurants des quartiers. Tous ces éléments contribueraient à préserver l'identité des quartiers en veillant à ne pas entraîner des mécanismes sociaux et économiques de repli potentiel. A ce titre le Cœur de ville et le Plateau sont conçus comme une polarité essentielle articulant les rapports entre les différents quartiers. La proximité est également envisagée à l'échelle intercommunale (et non pas communautaire) et consiste alors à favoriser les solidarités de proximité et envisager la mutualisation des équipements publics avec les communes voisines.

A la notion de proximité, il est fondamental d'adjoindre celle de la mixité. De toutes les formes de mixités : mixité fonctionnelle c'est le mélange de l'habitat, de l'entreprise et du commerce, mixité sociale, mixité ethnique, mixité religieuse, mixité générationnelle, mixité des genres, mixité handicapés/valides... C'est à toutes ces formes de mixités qu'il faut penser quand on fait la ville, quand on l'imagine et quand on la façonne.

Cette proximité et les solidarités qui l'arment reposent aussi sur le respect des valeurs de la citoyenneté républicaine (droits et devoirs) qui doit être renforcée dans tous les aspects de la vie sociale. Cette citoyenneté doit conforter la mixité sociale, notamment intergénérationnelle avec par exemple des animations dans les maisons de retraites, ou des pédibus encadrés par des seniors. Le centre social nouvellement en place tient, avec le tissu associatif particulièrement actif et multifacettes, un rôle important dans la qualité de vie de notre commune. Les initiatives associatives, citoyennes doivent être encouragées. Les acteurs de la cité doivent se multiplier. Etre acteur de notre ville, s'engager dans n'importe quel domaine c'est prendre sa place dans la cité, c'est donner son avis, c'est exister pour ne pas subir, c'est avoir, en dehors du moment électoral un vrai rôle de citoyen. c'est être acteur de sa vie, de la vie !

Aux ACTES citoyens !

VERSION PROVISOIRE
21 février 2011

REMERCIEMENTS

L'exercice auquel nous nous sommes volontiers soumis, nous a permis d'écrire et cette fois à l'encre, une nouvelle histoire de notre commune, peut être celle de son avenir. Il me faut remercier non seulement ceux qui y ont contribué quelque soit le contenu de leur contribution. Ceux qui ont écrit, ceux qui ont parlé, ceux qui nous ont inspiré par ce qu'ils font, par ce qu'ils sont. Il me faut remercier les connus, les inconnus, les anonymes qui inspirent, ceux qui font que l'on a envie de construire cette ville. Une ville simple, accueillante, avenante, haletante parfois, une ville qui se vit, qui se respire, une ville dont on est fier. Une ville pour ceux qui la vivent, ceux qui la vivront, ses habitants et peut-être même ses passants qui vont envier ceux qui ont la chance d'y rester ...

Christine Bost – Heureuse maire d'Eysines

Ils ont participé :

Conseillers de quartiers : Annie Ambiès, Ghislaine Prince Capet, Francis Paranteau, France Pekala, Jacqueline Icher, Carine Bouriat, Michel Prat, Monique Lachaux

Elus : Daniel Dougados, Jean Baptiste Maïtia, Joëlle Dusseau, Julien Olivier, Evelyne Frénais, Bernard Néel, Josette Guillon, Joseph Larramendy, Catherine Piet-Burguès, Emilie Coutanceau, Monique Moulin, Thierry Lelaurain, Pierre Aupert, Didier Tran Manh Sung, Jean Louis Gallis, Sandrine Marsan, Florence Cação, Loïc Harriet, Cathy Auvinet, Georges Benissan, Véronique Jusot, Jean-Pierre Lafarge, Daniel Dupoirier, Jean-Pierre Lamagnère, Nathalie Marguerite, Marie-Colombe Musset

Et aussi : Marc Poumerol, Renaud Morin, Laurence Rambaud, Sylvain Pujol...